
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01967479 5

LES VALLONNAISES.



NIMES. — IMPRIMERIE LAFARE FRÈRES, PLACE DE LA COURONNE.

LES

VALLONNAISES

POÉSIES

PAR

EUGÈNE VILLARD.



PARIS
LIBRAIRIE DOUNIOL & Cie,
rue de Tournon, 29.

1876.

AVERTISSEMENT



Passer de la prose aux vers et s'asservir au joug du rhythme et de la rime, à l'âge où d'ordinaire l'on cesse d'écrire pour se souvenir et rêver, l'entreprise peut sembler étrange et hasardeuse. L'auteur ne le conteste point, et il ne saurait comment s'excuser de sa témérité sans cette strophe de Lamartine qui lui revient en mémoire :

> Ce vent qui sur nos âmes passe
> Souffle à l'aurore ou souffle tard;
> Il aime à jouer avec grâce
> Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
> Ou dans la barbe du vieillard.

Si l'haleine de la muse a effleuré son front, ce n'est point au myrte, mais au cyprès mêlé à ses cheveux blancs qu'il est redevable de cette faveur.

Il lui est plus facile de justifier le titre de cet essai : Les *Vallonnaises*. Le pays où il est né, et où le fixe l'attrait d'un tombeau, lui a fourni le sujet du plus grand nombre de ces poésies; en inscrivant son nom en tête du recueil, il n'a fait que remplir un devoir de reconnaissance. Heureux, si la sincérité de cet hommage pouvait racheter la faiblesse de l'œuvre !

Dans la peinture des mœurs rurales présentes à son regard ou à ses souvenirs, il a francisé parfois des locutions patoises et fait plus d'un emprunt aux idiotismes locaux. — On trouvera à la fin du volume quelques notes explicatives. — Toutes les pièces du recueil sont inédites, excepté les deux premières. Elles sont publiées dans l'ordre de leur composition.

E. V.

Vallon, le 1er juillet 1876.

LES VALLONNAISES



A LA MÉMOIRE

DU COLONEL SCIPION TOURRE.

Quand, portant à la mort un défi magnanime,
Tu prodiguais ton sang devant Sébastopol ;
Quand, au bruit du canon, dans un élan sublime,
De Candelaria tu franchissais le col,
Et, contre l'ennemi lançant tes fiers zouaves,
Héros dont le seul nom inspire la terreur,
Toujours au premier rang, tu dirigeais ces braves,
Electrisés par ta valeur ;

Quand, sur des bords lointains, les chefs de notre armée
Te proclamaient l'orgueil et l'espoir du drapeau ;
Quand tu montais en grade et que ta renommée
Grandissait chaque jour d'un fait d'armes nouveau,
L'Ardèche, ô Scipion ! notre Ardèche, ta mère,
Te suivant, pas à pas, avec toi triomphant,
A la face du monde, était heureuse et fière
De son plus glorieux enfant.

Pour ce fils bien-aimé, dans sa reconnaissance,
Elle rêvait tout haut des destins enchantés,
Les titres, les honneurs, l'éclat de la puissance,
Les grands commandements, les hautes dignites.
Vers ton astre naissant ses yeux tournés sans trêve,
Elle évoquait pour toi l'avenir le plus beau.
C'était hier encor... et maintenant son rêve
Avec toi descend au tombeau.

La mort de tes défis gardait la souvenance :
Heureux chercheur de gloire, il lui fallait de toi,
Par quelque trahison, tirer une vengeance
Qui fût de tes pareils la leçon et l'effroi.
Elle n'est point venue en un jour de bataille,
Quand flottent les drapeaux, quand sonnent les clairons,
Quand le bronze vomit l'ouragan de mitraille
Qui renverse les escadrons.

C'est dans la nuit obscure, à l'heure du silence,
La ville des Incas dormait lorsque, soudain,
Un incendie éclate et la flamme s'élance.
Le péril t'appelait, ce ne fut pas en vain.
Tu courus et bientôt, dans la fournaise ardente,
Sous un plancher croulant, tes membres se tordaient,
C'est là que de la mort, cette perfide amante,
Les embrassements t'attendaient.

. . . .

Ses baisers pour jamais ont scellé ta paupière,
Tu laisses ta famille et ton pays en deuil,
Et quand nous te pleurons, sur la terre étrangère,
O notre ami, tu dors, couché dans le cercueil !
Le sol de Mexico, cette cité fatale,
Nous rendra-t-il un jour la cendre du héros,
Pour qu'aux champs de Ruoms, sous l'argile natale,
Nous puissions déposer ses os ?

Que, du moins, Phidias, retraçant ton image,
De son doigt inspiré, sous le ciseau de feu,
Sculpte pieusement ton mâle et doux visage,
Et ton front rayonnant, marqué du sceau de Dieu !

Ah ! qu'il nous soit donné de voir la foule émue
Se presser en silence autour du piédestal,
Et, quand les feux du jour frapperont la statue,
Ton âme jaillir du métal !

Nous croirons retrouver ces instants trop rapides,
Où, sous la pression de ta loyale main,
La flamme de l'honneur, de tes regards limpides,
Ainsi que d'un foyer, passait dans notre sein ;
Et nous nous redirons qu'aux siècles héroïques,
Alors que la vertu faisait le grand renom,
Dans ses récits de gloire, immortelles chroniques,
Plutarque aurait inscrit ton nom.

Orgueil du sol natal, cher Tourre, ta mémoire
Sera toujours vivante aux foyers du hameau ;
Les fidèles soldats, tes compagnons de gloire,
La garderont intacte à l'ombre du drapeau ;
Le laboureur pour toi priera dans sa chaumière ;
Le soldat, rappelant ton convoi triomphal,
Dira : « Mon colonel, en quittant cette terre,
Au ciel a passé général. »

Général dans le ciel, telle est la récompense
Que le Seigneur réserve aux vaillants tels que toi :

Tu l'avais méritée, ami, par ta constance,
Ta générosité, ton dévoûment, ta foi.
Enfant du Christ, ta vie, offerte en sacrifice,
Ton front, encor fumant du baptême de feu,
Suffiraient pour fléchir l'éternelle justice
Et ravir ton pardon à Dieu !

Des champs de l'infini que ton âme sereine
Abaisse ton regard sur nous qui te pleurons !
Lorsque les bruits du jour expirent dans la plaine
Et que le vent gémit autour des vieux donjons,
Dans le manoir natal, demeure désolée,
Si ton ombre descend du séjour des esprits,
Elle verra ta sœur, ta sœur inconsolée,
Priant aux pieds du crucifix.

Pour elle et tous les tiens, dans cette horrible épreuve,
Demande à Dieu la paix que tu goûtes aux cieux ;
Adoucis les regrets dont leur âme s'abreuve ;
Rends moins amers les pleurs qui coulent de leurs yeux ;
A nos jeunes soldats inspire la constance,
Le culte de l'honneur, la magnanimité ;
Jette sur le pays, berceau de ton enfance,
Un reflet d'immortalité !

Juin 1865.

A L'ARDÈCHE.

Je sais depuis longtemps une grève sauvage
Où l'oiseau des écueils, fidèle à ton rivage,
Gémit en secouant son aile au bord des flots;
Où le sourd clapotis de ta vague écumante,
A la brise des soirs, dont la voix se lamente,
    Ne répond que par des sanglots.

Ardèche, que de fois, vers ce désert austère,
Que de fois tu m'as vu, promeneur solitaire,
Loin des foules porter mes pas silencieux,
Et rêver, le cœur plein, au murmure de l'onde
Qui berce, confondus dans ta coupe profonde,
    L'ombre des bois, l'azur des cieux!

Que de fois tu m'as vu gravir de cime en cime,
Mes deux pieds sur le roc et mon front sur l'abîme,
Tes remparts couronnés de sombres chênes verts,
Tandis que, subissant l'attraction du vide,
Mon regard éperdu cherchait ton flot rapide,
Au fond des gouffres entr'ouverts!

Dans ces ravissements qui tiennent du délire,
Que de fois tu m'as dit : « Il faut prendre la lyre ;
Chante, chante, mon fils, puisque tu sais aimer! »
La lyre n'a pour moi que des cordes muettes ;
J'ai le don de rêver comme font les poëtes,
Je n'ai pas le don de rimer.

Ce volume de prose est éclos sur ta rive ;
Je veux qu'il t'appartienne afin qu'il me survive,
Et que son titre, au moins, le protège ici-bas :
Mon œuvre, je le sais, ne peut rien pour ta gloire,
Mais sous ton nom chéri j'abrite ma mémoire,
Ton honneur n'en souffrira pas.

Près de toi j'ai vu fuir bien des jours, et mon âme,
Que l'idéal tourmente et l'infini réclame,

S'est déprise de vivre entre hier et demain ;
Des fragiles espoirs j'ai sevré ma pensée,
Et la foi, dissipant l'illusion lassée,
Du ciel m'a montré le chemin.

Je ne quitterai point tes chères solitudes ;
Que sert-il, sur le tard, de changer d'habitudes ?
Où trouverais-je ailleurs des horizons plus beaux ?
Il est un coin fleuri de l'humble cimetière
Qui me garde, parmi des touffes de bruyère,
Une place entre deux tombeaux.

Juillet 1869.

A UNE FEMME HEUREUSE.

Madame, vous m'offrez le plus beau des portraits,
Car votre âme se peint et brille dans vos traits.
Sous le poids du bonheur quand votre cœur soupire,
On ne sait quoi de l'ange en vos regards transpire,
Et ce rayon céleste autour de vous répand
Un charme grave et doux dont nul ne se défend.
Le destin de fils d'or a tissu votre vie.
Madame, vous avez tous les biens qu'on envie :
La beauté, la richesse, et, don plus précieux,
La vertu d'une sainte ; on vous connaît aux cieux.
L'époux de votre choix, né de la même race,
Esprit rare et grand cœur, qui laisse sur sa trace
Un parfum de bonté, de noblesse et d'honneur,
Est fier d'être, après Dieu, votre maître et seigneur.

Vos deux âmes ne font qu'une seule et même âme,
Attentive au devoir et que l'amour enflamme.
Pour complément de gloire et de félicité
Vous savourez les fruits de la maternité.
Des enfants radieux, anges aux blondes têtes,
Enchantent vos loisirs, embellissent vos fêtes ;
Il n'est pas de joyau, soit or, soit diamant,
Qui vous fasse, Madame, un plus riche ornement.
Quand votre front si pur, que la pitié couronne,
Au seuil de l'indigent de tendresse rayonne,
Vous forcez la louange et le respect de tous,
Et les moins empressés s'inclinent devant vous.
Le monde vous bénit en vous voyant, Madame,
Par des œuvres d'amour glorifier la femme.
Bienheureuse aujourd'hui, bienheureuse demain,
Que Dieu dans nos sentiers vous guide par la main,
Qu'à chacun de vos pas sa grâce se révèle,
Jusqu'à ce que la mort vous touche de son aile,
Et qu'au cri de votre ange, irrésistible appel,
Vous preniez votre vol pour remonter au ciel !

1875.

LE PROCÈS DES MORTS.

I.

La vieille Egypte avait une noble coutume ;
Elle jugeait ses morts couchés dans le cercueil ;
Le peuple s'empressait à cet arrêt posthume ;
L'austère vérité seule menait le deuil.

Ces débats rappelaient aux heureux de la vie
Que l'homme ne meurt pas tout entier et qu'il faut
Qu'au devoir, jusqu'au bout, il ait l'âme asservie,
S'il veut gagner sa cause ici-bas et là-haut.

Notre siècle fait fi de cette mode ancienne ;
Il reste froid devant un exemple si beau ;
Il n'a gardé de la pratique Egyptienne
Que l'éloge, il a mis la censure au tombeau.

Eclectisme savant ! car le thuriféraire
D'aujourd'hui deviendra l'encensé de demain ;
A l'usage établi qui voudrait se soustraire ?
N'a-t-il pas sa racine au fond du cœur humain ?

Ainsi donc, la justice, en vos discours violée,
Auprès d'un vil cercueil frémira de courroux,
Et d'indignation et de mépris voilée,
O flatteurs de la mort, s'écartera de vous !

Ah ! comme il vous sied bien d'encenser la mémoire
D'un rival, d'un émule autrefois détesté,
Et qui, de son vivant, n'avait, à vous en croire,
Qu'un mérite idéal, justement contesté !

Et vous, ami cruel, dont la louange folle
D'un ami qui n'est plus exalte le renom,
Avez-vous pu penser qu'une vaine hyperbole
Du lustre qui lui manque embellirait son nom !

Vous vantez sans pudeur la bonté, la noblesse
D'un esclave des sens qui, bravant le remord,
S'endormit lâchement au sein de la mollesse,
Et qui fit de son âme un trophée à la mort.

Ne pressentez-vous pas, quand votre voix proclame
Les rares qualités de cet homme au grand cœur,
Que plus d'un, entendant cette étrange réclame,
Ne pourra réprimer un sourire moqueur ?

Le complément banal de cette comédie
C'est que votre héros, pour prix de sa vertu,
Doit entrer de plein vol, en quittant cette vie,
Dans le ciel où de gloire il sera revêtu.

Ce n'est pas tout : voilà que le bronze et la pierre,
Ces flagorneurs muets, inconscients et sourds,
Dans le champ du repos vantent à leur manière
Ces morts tant célébrés dans de pompeux discours.

Quand parmi les tombeaux le penseur se promène,
Compulsant du regard leurs marbres fastueux,
Il croirait que la mort, pour peupler ce domaine,
N'a frappé de sa faux que les gens vertueux.

Gravés en lettres d'or, des clichés funéraires
Lui disent que tous ceux qui dorment en ce lieu
Furent justes et bons. — Louanges téméraires,
Que chérit notre orgueil et qui mentent à Dieu !

II.

Tandis que, les yeux clos, et flottant dans un songe,
L'humanité se laisse entraîner au mensonge, .
Un apôtre d'amour, de foi, de vérité,
Alliant la tendresse à la sévérité,
L'Eglise catholique, avec un soin de mère,
De tout désir mondain lui montre la chimère;
Lui dit que rien d'impur et d'artificieux
Ne saurait trouver place au royaume des cieux.
Du reste, se gardant de lancer l'anathème,
Lorsque, pour honorer les trépassés qu'il aime,
Le monde trouve bon d'en faire des élus.
Fidèle au souvenir de ceux qui ne sont plus,
Elle gémit sur eux, elle prie, elle espère
Que celui qui toujours répond au nom de père,
Qui de l'homme déchu voit la fragilité,
Etendra son pardon sur leur iniquité.
Dans l'enfer, dont le crime a peuplé les abîmes,
L'Eglise n'a jamais vu que des anonymes ;

Elle ne connaît point les malheureux damnés ;
Quant aux victorieux, ceux qu'elle a couronnés ,
Elle veut qu'un renom de sainteté notoire
Dans l'univers entier consacre leur mémoire :
Elle les juge avant de leur ouvrir le ciel
Et les proclame saints à titre officiel.
Ces heureux quels sont-ils ? — purs de gloire mondaine,
Ils ont tous ici-bas pour vertu souveraine
La tendresse du cœur jointe à l'humilité ;
Leur commune devise est le mot charité.
Zélés et patients, dénués d'artifice,
Offrant jusqu'à la fin leur vie en sacrifice,
Chacun, selon le don qu'il a reçu du Ciel,
A la force du chêne ou la douceur du miel.
Servir Dieu c'est le tout pour ces âmes profondes
Que la source de grâce abreuve de ses ondes.
Pour Dieu se mépriser et descendre si bas
Que tout homme en marchant les foule sous ses pas,
Pour Dieu braver la haine et dédaigner l'outrage,
Endurer tous les maux et défier la rage
D'un bourreau couronné, d'un César impuissant
A noyer, quoiqu'il fasse, une âme dans le sang,
Voilà comme ils sont tous, à l'heure où du martyre
La fascination secrète les attire ;
Vous les voyez alors, saisis d'un saint transport,
Tendre leur tête au glaive et sourire à la mort.

Ainsi l'homme grandi, la nature vaincue,
La puissance de l'âme hors de mesure accrue,
La grâce du Très-Haut visible à tous les yeux
Se rencontrent au fond de ces trépas joyeux.
Faut-il donc s'étonner si la bonté divine
Aux noms de ces héros que la gloire illumine
Accorde un privilége, attache une vertu
Qui relève un croyant par le mal abattu ?
C'est sur des faits pareils, attestant la présence
D'un agent investi de la toute puissance,
Que l'Eglise se fonde, après de longs débats,
Pour décerner aux saints le prix de leurs combats.
Le monde y contredit et, superbe, déclame,
Quoiqu'il n'entende rien aux affaires de l'âme.
Lui, qui, sans nul scrupule et sans autorité,
Délivre à ses amis des bons d'éternité,
Qui fait à chaque instant des saints de fantaisie,
Devrait bien s'incliner, au moins par courtoisie.

1875.

LE MISÉRABLE

Œgri Somnia.

Dieu ! quelle aventure effroyable
Et quel émoi dans le pays !
Le fait est à peine croyable ;
En le racontant j'obéis
Au mouvement involontaire
Qui ne me permet pas de taire
L'horreur dont je suis pénétré ;
J'en ai frémi la nuit entière
Et n'ai pu fermer la paupière,
Tant j'en avais le cœur navré.

C'était l'heure où le soleil dore
La cime des monts. — Près d'ici,
Sur la colline que décore
Une forêt en raccourci,
Un homme à la tête chenue,
Portant sur son épaule nue
Le cadavre nu d'un enfant,
Bras ballants et tête pendante,
Parut... groupe que l'épouvante
Escortait, le front triomphant.

L'homme, sous ses haillons sordides,
S'avance à pas précipités ;
Une blouse aux lambeaux squalides
Bat de ses pans déchiquetés
Sa poitrine noire et velue.
Les passants sont pris, à sa vue,
D'un long frémissement d'horreur.
Au bord du sentier qui poudroie,
Jamais fauve, emportant sa proie,
Ne causa pareille terreur.

Qui peut dire quel est cet homme ?
Vient-il d'un village voisin ?

Savez-vous comment il se nomme ?
Est-ce un infâme, un assassin
Qui va cacher dans quelque abîme
Le cadavre de sa victime
Pour échapper au châtiment ?
Serait-ce quelque misérable
Qu'un incendie inexorable
A chassé de son toit fumant ?

L'inconnu cheminait, farouche,
Rasant la lisière des bois ;
Les mots qui sortaient de sa bouche,
Et que l'on entendait parfois,
Exprimaient tantôt un blasphème,
Tantôt une plainte suprême
Que suit un sourd gémissement,
Tantôt une vive souffrance,
Tantôt une vague espérance,
Parfois un délire alarmant.

Le front haut et le pied tenace,
Il promenait des yeux hagards,
Comme pour mesurer l'espace
Qui s'ouvrait devant ses regards.

On ne songea point tout de suite
A se lancer à sa poursuite,
Tant les cœurs étaient oppressés.
Lui, s'élevait sur la colline —
Où l'ombre du matin décline —
A pas de plus en plus pressés.

Bientôt on le vit disparaître,
Après un court moment d'arrêt,
Sous les ramures d'un vieux hêtre ;
Il s'enfonça dans la forêt.
Un des fils de la forestière
Le rencontra dans la clairière
Qui domine l'autre versant ;
Il chantait d'une voix dolente
Une complainte somnolente ;
Il avait les pieds tout en sang.

Le gars eut peur, mais, à cet âge,
On est curieux ; pas à pas
Il suivit sous l'épais feuillage
L'homme qui ne s'en doutait pas.
Il le vit gagner l'autre pente,
Et, par un sentier qui serpente —

Toujours chargé de son fardeau —
Descendre au fond d'une ravine
Où pend une hutte en ruine,
Sur le bord d'une flaque d'eau.

De son front creusé par les rides
La sueur découlait à flots,
Tombant sur ses lèvres arides
Qu'entr'ouvraient de fréquents sanglots.
Il était bien las... sur sa face,
Où la fièvre imprimait sa trace,
On lisait un violent effort,
Et quand, dans ce lieu solitaire,
Il déposa sa charge à terre,
Tous ses membres tremblaient bien fort.

Puis il s'approcha de la mare
Dont un hideux fourmillement
Faisait bouillonner l'onde avare ;
Sa lèvre y but avidement.
L'enfant mort, étendu sur l'herbe,
Tournait au ciel sa face imberbe
Et ses yeux glauques ; on comptait
Sur ses membres froids et rigides
De nombreuses taches livides
Dont le regard s'épouvantait.

Un essaim de mouches muettes,
Pour en sucer le sang tari,
Errait sur ses lèvres violettes.
L'inconnu, poussant un grand cri,
Les chassa d'un pan de sa blouse,
Et, comme une mère jalouse,
Qui veille sur son nourrisson,
Il embrassa ces tristes restes,
En proférant des mots funestes,
Propres à donner le frisson :

« Tu dors longtemps, mon pauvre Pierre,
Il faut enfin te réveiller :
Ce lieu n'est point un cimetière
Où l'on peut toujours sommeiller.
Nous avons une longue course
A faire pour trouver la source
Qui donne le lait et le miel.
Il faut, Pierre, qu'on m'accompagne
Jusqu'au sommet de la montagne,
Dans le voisinage du ciel.

« Pauvre enfant!... quand ta mère est morte,
Au berceau, tu criais la faim.

Depuis ce jour, à notre porte,
S'est assis un mauvais destin.
Voici venir la dernière heure.
Notre champ et notre demeure,
Le torrent a tout emporté....
Allons, Pierre, lève-toi vite !
C'est ta mère qui nous invite ;
Il faut faire sa volonté. »

L'infortuné courba la tête
Et fit le signe de la Croix,
Comme si grondait la tempête :
Au même instant, un bruit de voix
Qui résonnait sur la colline,
Troubla l'écho de la ravine,
Dont quelques paysans armés
De pieux, de bâtons, de massues,
Vinrent occuper les issues,
Bien moins résolus qu'alarmés.

Mais, dès qu'ils furent en présence
D'un pauvre, à genoux, qui priait
Et semblait atteint de démence —
Car par instants il souriait —

A l'entourer ils s'empressèrent,
Et, quand leurs bras le redressèrent,
La plainte d'un cœur qui se fend,
S'exhalant de sa lèvre blême,
Expira dans ce cri suprême :
« Grâce, grâce pour mon enfant !... »

On a donné la sépulture,
Ce triste bonheur de la mort,
A l'innocente créature,
Victime des rigueurs du sort.
Le père est fou. De lourdes ombres
Enserrent dans leurs replis sombres ·
Sa pensée où plus rien ne luit.
Bientôt un trépas secourable
Fera, sans doute, ô misérable !
Briller un flambeau dans ta nuit.

1875.

A OLIVIER DE SERRES.

Souvent je lis ton livre, ô glorieux de Serres !
Ce livre si complet, dans lequel tu resserres
En de longs entretiens, qui me semble trop courts,
Les préceptes ruraux, sujet de tes discours.
J'admire avec quel art tu sais tenir école
De conseils familiers, de pratique agricole,
Lorsque, nous enseignant la nature et ses lois,
Tu cites à propos des proverbes gaulois
Dont la saveur naïve et piquante assaisonne
Tes savantes leçons où le bon sens foisonne.
Trop heureux de t'avoir pour guide, le lecteur
Qui s'attache à tes pas, croit suivre un enchanteur
Dont le pouvoir magique à ses regards déroule
De merveilleux trésors, ignorés de la foule,
Et que la terre livre au seul labeur humain,
Sollicitant la glèbe, une bêche à la main.

Mais je ne vois ici qu'un côté de ton œuvre,
Le rôle de l'outil et celui du manœuvre,
La culture banale et les travaux des champs
Dont les moindres détails deviennent attachants,
Grâce à l'autorité que ton expérience
Donne aux enseignements de l'homme de science.
Ce n'est pas tout pour toi que labours et moissons ;
Tu regardes plus haut en traçant tes leçons :
A l'amour du travail quand ta voix nous convie,
On sent qu'à cet amour tu consacras ta vie.
Le travail, la vertu, le bon ordre, l'honneur,
Ces vocables à qui répond le mot bonheur,
Ton *Théâtre* pourrait les prendre pour enseigne,
Car on les trouve au fond de tout ce qu'il enseigne.

Fidèle observateur des mœurs de nos aieux,
Tu prends à cette étude un intérêt pieux,
Sachant que le respect des coutumes rustiques
Est le vrai fondement des vertus domestiques.
Tu ne saurais comprendre hors de là le progrès.
T'élevant sans effort de degrés en degrés,
Tu conduis le lecteur de l'effet à la cause,
Jusqu'au terme suprême où l'esprit se repose
Dans l'idéal vivant, base, faîte et milieu,
Infini par essence et que l'on nomme Dieu.

C'est en lui que ton œil voit les causes secondes
Que le Verbe Eternel rend à jamais fécondes,
Et dont l'ordre admirable à ses aspects divers,
Sous le nom de nature embrasse l'univers.
Tu signales les dons de sa munificence
Pour inviter les cœurs à la reconnaissance.
Tu nous apprends, avec le poëte latin,
Qu'il n'est point ici-bas de plus heureux destin
Que celui d'un mortel qui, vivant loin des villes,
N'entend pas la clameur des discordes civiles,
Qui, pour se délasser des fatigues du jour,
Retrouve sous son toit, en venant du labour,
Sa femme et ses enfants, avides de tendresses
Et prompts à l'entourer d'un cercle de caresses.
Les jours coulent pour lui dans la simplicité,
Dans la paix, dans la joie, et la sécurité.
Est-il un sort plus doux ? ce riant Evangile
Qu'enseignait aux Latins la muse de Virgile,
Ton livre le retrace en traits moins éclatants
Et mieux appropriés aux hommes de ton temps.
S'il n'a pas la splendeur de la langue de Rome,
Pour les gourmets de style il exhale un arome
Composé d'archaïsme et de nouvelleté,
Où s'unit la finesse à la naïveté.
Si peu lettré qu'on soit, en marchant sur la trace

Du savant, on découvre un écrivain de race.
Gloire du Vivarais, de Serres, le renom
Qui s'attache à ton œuvre aussi bien qu'à ton nom,
S'étend à la province où le sort te fit naître.
On est fier à bon droit, ayant un tel ancêtre.
Va ! ne crains pas l'oubli, quel que soit l'avenir,
Ton pays ne perdra jamais ton souvenir,
Si d'un nouvel Omar la torche incendiaire
Pouvait réduire un jour ton *Théâtre* en poussière,
De notre Vivarais les guérets et les bois
Pour venger cet outrage élèveraient la voix,
Et, sous le ciel ému, des vallons jusqu'aux *serres*,
Acclameraient le nom d'Olivier de Serres.

1875.

OUTRE-TOMBE.

Savez-vous ce que l'on entend dans la vallée,
Lorsque le Ciel est noir et la terre voilée,
Que l'haleine des nuits, pleurant dans les massifs,
Semble prêter une âme à leurs rameaux plaintifs ?
Entrons dans cet enclos où des tertres funèbres
Se dressent à demi-noyés dans les ténèbres.
C'est le champ du repos. Côte à côte entassés,
A l'ombre de la Croix dorment les trépassés.
Vers le milieu du champ, une chapelle antique
Semble prier pour eux sous sa voûte gothique.
Le site est indistinct et le décor obscur.
Sur nos têtes, voyez... à peine un coin d'azur
Nous laisse apercevoir la lueur incertaine
Et prompte à s'éclipser d'une étoile lointaine.

Les bords de l'horizon disparaissent, frangés
De cyprès aux longs fûts, confusément rangés,
D'où tombe, comme un glas, la plainte de l'effraie,
Portant le trouble au sein du passant qu'elle effraye.

Ne vous semble-t-il pas, ami, que, par moments,
Ce sol, bourré de morts, a des frémissements,
Comme si, soulevant leurs rigides paupières,
Ces morts, las de dormir, s'agitaient dans leurs bières ?
Maintenant à genoux ! inclinez votre front
Vers la terre ; bientôt d'autres bruits frapperont
Votre oreille attentive aux échos de la tombe.

Quelle est cette clameur qui s'élève et retombe,
Cris suivis de sanglots qui donnent le frisson,
Infini d'épouvante et d'horreur dans un son ?
Homme, tu ne sauras jamais tout ce qu'exprime
Cette plainte sans nom qui monte de l'abîme !
Le désespoir, l'effroi, la haine, la douleur,
Sinistres compagnons de l'éternel malheur,
Se détachent du fond de la clameur immense
Qui, dès qu'elle s'éteint, aussitôt recommence,
Pareille à l'Océan, dont le flot décroissant
S'abaisse et tour à tour grandit en mugissant.

Ami, vous frémissez d'horreur et d'épouvante !
Mais voici que, soudain, une voix éclatante
Résonne, emplissant l'air de ses notes d'airain.
Fils du doute, écoutez son verbe Souverain :

« Malheur à l'insensé qui ne voit dans la vie
Qu'un jeu de la matière, un mouvement sans but,
Qu'une force stupide et fatale asservie
A la nécessité, son suprême attribut !
Malheur à ceux qui font leur joie et leur idole
De l'or et du pouvoir, ou qui n'ont pour boussole
Que l'attrait de la volupté !
Pauvres fous, enchantés de leur inquiétude,
Et qui pensent trouver en pleine servitude
Les splendeurs de la liberté ! »

La voix se tait : l'éther, vibrant comme une lyre,
Répète, immense écho, ce qu'elle vient de dire.
Elle reprend ensuite, et ses accents plus doux
Ravissent le croyant qui l'écoute à genoux :

« Honneur à l'homme juste, affermi dans sa voie !
D'un regard, comme l'aigle, embrassant l'horizon,

Et l'aile déployée, il attend avec joie
Que la mort apparaisse au seuil de sa prison.
Pensers, désirs, vouloir, sacrifice, prière,
Dans un rapide élan, son âme tout entière,
Monte, sereine, vers le Ciel,
Et par la charité ses œuvres parfumées
Exhalent la senteur de ces fleurs embaumées
Dont l'abeille tire son miel. »

« Il sait que, recouvrant les droits de sa nature,
L'esprit, vainqueur, rayonne et plane en liberté
Dans un monde ineffable où toute créature
Tressaille de jeunesse et d'immortalité ;
Où devant Dieu, leur type éternel, le génie
Et l'amour ne font qu'un ; où tout est harmonie ;
Où l'ange et la femme sont sœurs ;
Où la paix surabonde ; où l'homme, à chaque haleine,
Respire le bonheur ; où l'âme est toujours pleine ;
Où l'œil ne connaît pas les pleurs ! »

La voix s'arrête encor. Du fond de l'empyrée
Jaillit un large éclair sur la plaine éthérée,
Et l'on croirait ouïr l'*Hosanna* solennel
Des vainqueurs de la mort, chantant l'hymne éternel.

Quel croyant n'a rêvé cet Eden d'outre-tombe,
Et n'a pris, en rêvant, l'aile de la colombe,
Pour quitter notre fange et voler vers ce lieu
Sublime, où l'idéal trouve son terme, Dieu !
L'infini dans la paix, dans l'amour, dans la gloire ;
Sur le trépas la vie assurant sa victoire ;
Les siècles et les ans, et les mois, et les jours
Engloutis dans le sein d'un éternel toujours.
Plus de foi que le doute en nos âmes efface ;
La vérité sans voile et Dieu vu face à face ;
Le bonheur qu'on étreint et qui va désormais
Nous assouvir toujours sans nous lasser jamais !
Ami, répondez-moi, ne serait-il qu'un rêve
Ce monde qu'en esprit nous explorons sans trêve ?
D'où viendraient à nos cœurs inquiets ces élans
Vers des cieux inconnus, de splendeurs ruisselants ?
Ces magiques espoirs, que rien ne décourage,
N'auraient-ils pour objet qu'un decevant mirage ?
Non, non, il est un but à nos désirs de feu ;
Si la soif prouve l'eau, l'idéal prouve Dieu !

Mais silence ! . . . prêtons une oreille docile
Aux leçons de la mort dans ce lugubre asile !
Si de tous ses échos nous écoutons le bruit,
Nous entendrons passer dans l'ombre de la nuit

Des fantômes errants dont la voix gémissante
Jette sur ces tombeaux une plainte incessante.
Un pleur s'y mêle, un pleur que l'on prendrait parfois
Pour le murmure sourd d'une onde au fond des bois.
Ecoutez ! . . . on entend soupirer dans la brise
Un cœur qui de tristesse et de regret se brise :

« Le ciel est noir ; pas une étoile
N'y brille, et la croix des tombeaux
D'une ombre livide se voile.
Où trouverons-nous des flambeaux
Pour nous guider dans les ténèbres
Qui dérobent ces lieux funèbres
A nos yeux brûlés par les pleurs ?
Nous expions, et, sur la terre,
Nul n'a pénétré le mystère
Insondable de nos douleurs.

» Naguère nous allions, frivoles,
Interrogeant tous les échos,
Prodigues de vaines paroles,
Avides de tendres propos.
Nous aimions le monde et ses fêtes,
Et, triomphants dans nos défaites,
Nous semions de fleurs le chemin,
Sans songer à l'heure rapide

Que suit, taciturne et perfide,
Ce sphinx qui se nomme : demain.

» Demain est venu, l'heure sonne
Des écroulements de la mort :
Devant ce mondain qui frissonne,
Surgit le spectre du remord.
Adieu, plaisirs et folle ivresse !
L'infortuné, dans sa détresse,
Elève ses mains vers le ciel,
Et dans ses yeux brille une larme
D'amer repentir qui désarme
La colère de l'Eternel.

» Il meurt pardonné, ce transfuge
D'un monde qu'il a tant aimé,
Le cœur d'un père est son refuge,
Mais pour lui le ciel est fermé !
Il faut que son âme dépouille
La lèpre du mal qui la souille
Et la rend un objet d'effroi ;
Et si, dans son amour, le père
Dit à cette pauvre âme : « espère ! »
Il reste le juge et le roi.

» O justice, ô grandeur suprême,
Puissance, lumière, beauté,
Tu forces tes ennemis même
A glorifier ta bonté !
Celui qui t'a vu face à face
Pourrait-il jamais, quoiqu'il fasse,
T'oublier, ne fût-ce qu'un jour ?
Banni du céleste héritage,
Il emporte avec ton image
La blessure de ton amour.

» Soumis à la même souffrance,
Condamnés au même tourment,
Cet amour, gage d'espérance,
Est aussi notre châtiment.
Loin des rives de la patrie,
Chacun de nous, tige flétrie,
Penche son front découronné,
Et, l'âme toujours haletante,
Il se consume dans l'attente
De l'ami qui l'a pardonné.

» Elle est bien longue cette veille
Dans la froide nuit du cercueil,

Où le ver jamais ne sommeille,
Où tout accable notre orgueil !
Où l'horreur, la tristesse et l'ombre,
Faussant la durée et le nombre,
Changent en siècles les instants,
Où l'âme qui souffre et qui pleure,
Succombe sous le poids de l'heure
Et perd la notion du temps !

» O vous qui passez sur la terre
En contemplant l'éternité,
Vous qu'une crainte salutaire
Eloigne de l'iniquité,
Chrétiens, priez pour des coupables,
Qui d'eux-mêmes sont incapables
D'atteindre aux célestes parvis,
Et qu'au son de votre prière
Dieu fasse tomber la barrière
Qui leur ferme le paradis !

» Et vous, amis, qui dans vos fêtes,
De la danse menez les chœurs,
Qui de roses ceignez vos têtes
Et d'ivresse emplissez vos cœurs,

Arrachez-vous à ces délices
Pour méditer sur les supplices
Que ces plaisirs nous ont valus ;
Priez pour que Dieu vous pardonne
Tous vos dédains, et pour qu'il donne
La paix à ceux qui ne sont plus !

» Priez !... car notre âme embrasée
Par le souffle de la douleur,
Se délecte à cette rosée,
Comme aux pleurs du matin la fleur.
Priez !... car tout ce qui respire,
L'oiseau, la plante, le zéphire,
Pour nous prie au lever du jour,
Et la grande voix de l'orage,
Quand les mers battent leur rivage,
Sur nos maux gémit à son tour.

» Mais voici que l'heure est venue,
Mes sœurs, de rentrer au cercueil.
Déjà l'aube blanchit la nue,
Comme le flot blanchit l'écueil :
N'attendons pas que sa lumière,
Rayonnant sur notre paupière,

La blesse de ses traits de feu.
Cette aurore qui vient de naître,
O mes sœurs, puisse-t-elle n'être
Que la messagère de Dieu !... ».

Ce pâle et triste essaim d'âmes en servitude
Regagne des tombeaux la morne solitude.
Un murmure confus accompagne ses pas ;
C'est comme un battement d'ailes qu'on ne voit pas;
Comme un bruit faible et mat de feuilles que l'automne
Fait pleuvoir dans les bois qui perdent leur couronne.
Mais déjà, préludant aux clartés du matin,
Une bande lactée, à l'horizon lointain,
Monte, s'élargissant en cercle de lumière.
Le jour vient ; l'ombre est moins lourde à notre paupière,
De moments en moments, des vagues de rayons
Ondulent dans l'espace, et bientot nous voyons
Se dresser devant nous la chapelle gothique,
De l'asile des morts sanctuaire rustique.
Tout s'éveille et bruit. — Regardez sur cet if
Un oisillon qui vole avec un cri plaintif.
Ami, vous qui croyez aux avatars de l'âme,
Ne vous semble-t-il pas que cet oiseau réclame

Le souris d'une mère et la clarté des cieux
Que lui ravit, enfant, un trépas odieux ?
Mais quoi ! vous pâlissez et frissonnez, il semble :
Simple effet de la veille et du froid tout ensemble.
Retournons au logis... Je crois, en vérité,
Que c'est assez longtemps parler d'éternité.

1875.

L'ESSAIM PERDU.

L'autre jour, quand sonnait midi,
Un essaim de jeunes abeilles,
Déployant leurs ailes vermeilles,
Traversa le ciel attiédi

Et s'arrêta, blonde nuée,
Sur ma maison, juste à l'endroit
Où s'ouvre le conduit étroit
D'une profonde cheminée.

Je tenais un livre à la main :
Lors j'interrompis ma lecture

Pour prêter l'oreille au murmure
Qui m'arrivait par ce chemin.

Au même instant, plusieurs d'entre elles
Débouchèrent de mon foyer
Et se mirent à tournoyer
Avec un doux bruissement d'ailes.

Quelques unes sur mon bureau
Instinctivement se posèrent
Auprès d'un Olivier de Serres
Et d'un Virgilius Maro.

De ces deux amis de leur race,
De ces mémorables auteurs,
Instructifs autant qu'enchanteurs,
Venaient-elles baiser la trace?

Gloire de notre Vivarais,
Le *Théâtre d'Agriculture*
Et ses leçons d'apiculture
Semblaient leur offrir des attraits

A l'égal de ces *Géorgiques*,
Immortel écho d'un lointain
Où le doux poëte latin
A soupiré des chants magiques.

Connaissez-vous, filles de l'air,
L'histoire du pâtre Aristée
Qui, suivant l'avis de Protée,
Repeupla son rucher désert ?

Autour d'un manoir qu'on renomme,
Savez-vous qu'aux champs du Pradel,
Vos aïeules faisaient leur miel
Sous les yeux du grand agronome ?

Je voudrais bien pouvoir ici
Vous garder, chères inconstantes !
Mais j'aurais pour vous du souci,
Chez moi si vous dressiez vos tentes.

Je ne puis, hélas ! vous offrir
Ni marjolaine, ni lavande,
Non plus que toute autre provende
Dont vous aimez à vous nourrir.

Envolez-vous vers les campagnes
De Lagorce, Orgnac ou Bidon,
Vers les coteaux de Baravon
Qu'affectionnent vos compagnes.

Allez puiser le suc des fleurs
Au pied de ces agrestes cimes ;
Vous n'auriez ici que mes rimes,
Allez, pauvrettes, vivre ailleurs !

1875.

A MON JARDINIER.

ean, vous l'avais-je dit ? je vous dois une épître.
e vais pour m'acquitter me mettre à mon pupitre,
t, sans plus de retard, crayonner un portrait
ui soit, la muse aidant, le vôtre trait pour trait.

ous avez cinquante ans, — je veux dire dix lustres —
Muse, pardonne-moi !) s'il est de plus illustres
orticulteurs que vous, il n'en est pas, du moins, —
) mes concitoyens, soyez tous mes témoins ! —
l n'en est pas un seul qui prenne avec plus d'âme
e souci des travaux et des soins que réclame
'honneur d'un potager. — De l'aube jusqu'au soir,
êcher, semer, planter, manier l'arrosoir ;
xpurger des semis et défendre des tables
e maints oiseaux pillards, d'insectes redoutables ;

Avoir tout préparé, quand vient le renouveau,
Pour offrir au public quelque produit nouveau ;
Avec empressement accueillir la pratique,
(Je ne dis pas « clients », notre agreste boutique
Ne vise point si haut !) tel est, en abrégé,
L'office permanent dont vous êtes chargé.
Vous vous-y consacrez tout entier, bras et tête,
Et cœur par dessus tout, car, Jean, je le répète,
Chez vous l'amour de l'art, on ne peut le nier,
Plus que l'appât du gain guide le jardinier.

Le travail ! le travail ! telle est votre devise,
En vous voyant de près, chaque jour je m'avise
Que vous prêchez d'exemple et ne vous targuez point
De donner des conseils aux autres sur ce point.
Lorsque je vous regarde, appliqué sans relâche,
Et toujours de grand cœur, à votre rude tâche,
J'admire ce que peut le généreux effort
D'un honnête ouvrier satisfait de son sort.
Malgré moi je compare, et, contemplant votre œuvre,
Je me trouve petit à côté du manœuvre.
Ma plume n'atteint pas certe à votre rateau,
Et les rêves d'azur qu'enfante mon cerveau
Ne sont qu'une vaine ombre en regard du poëme
Qu'à l'aide du soleil vous composez vous-même,

Et qui de tous les yeux sait gagner la faveur
Avant que le palais en prise la saveur.

Avec vous je m'instruis de votre art, ma science
Se trouvant courte auprès de votre expérience :
Enseignement discret autant que familier,
Où vous êtes le maître et je suis l'écolier.
Or le maître se plaint que la terre est malade,
Qu'elle n'a plus de sang ; que la verte salade
Se rouille ; que la peste est partout, et qu'hélas !
De s'attaquer aux plants le ver n'est jamais las.
C'est un peu vrai : pourtant vous êtes pessimiste,
Maître ! et l'on ne meurt pas de ce qui vous contriste,
Car l'aspect florissant de vos plantations
Fait bien vite oublier vos lamentations.
Vous connaissez d'ailleurs les moyens qu'on emploie
Pour se débarrasser des insectes de proie.
Que de fois, poursuivant un brigand souterrain,
Vous avez devant moi labouré le terrain
D'un doigt ferme et savant, que la vengeance guide,
Pour découvrir le gîte où l'animal perfide
Se cache après avoir fait acte de bandit !
Voilà que, tout à coup, votre doigt se raidit,
Et, déprimant le sol, pratique une ouverture
Où vous faites couler sans bruit une mixture

Propice à vos desseins. Après un court instant,
Au sommet de la fosse apparaît, se hâtant,
Une taupe-grillon à la marche onduleuse,
Qui traîne avec effort sa carapace huileuse.
Le monstre, suffoqué par l'âcre mixtion,
Cherche l'air qui lui manque : une convulsion
Suprême le secoue, il frissonne, il succombe,
Et le creux dont il sort va lui servir de tombe.
Tandis que son aspect me soulève le cœur,
Jean, votre lèvre ébauche un sourire vainqueur ;
Mais vous n'attendez point que je vous félicite :
A de nouveaux exploits Vertumne vous excite,
Et vous montrez le cas qu'un homme diligent
Fait de l'adage anglais : « le temps c'est de l'argent. »

Parfois, craignant de vous troubler dans votre tâche,
Près de vous je me tais, et mon regard s'attache
Aux rigides sommets qui bordent l'horizon :
Il suit de roc en roc leur brusque inclinaison
Jusques au point précis où, terminant leur chaîne,
Se dresse dans le val la colline prochaine.
Vous la connaissez bien ! Jean, c'est le Chastellas.
Dans votre jeune temps, vous n'étiez jamais las
De courir à pied nu sur les murs en ruine
Du château féodal dont la masse domine

Le vieux et sombre toit qui fut votre berceau.
Le lierre les verdit, et plus d'un arbrisseau
Y voit tomber sa feuille au souffle de la bise.
Nous les touchons de l'œil. — Il faut que je vous dise,
Jean, que sur ces remparts ébréchés par le temps,
Jadis — ceci remonte à près de vingt printemps —
Je trouvais chaque jour au rendez-vous fidèle,
Une femme adorable, une beauté modèle,
Dont la grâce naïve et le charme vainqueur
Ravissaient à la fois mon esprit et mon cœur.
C'était, le plus souvent, quand la nuit étoilée
Transperce de rayons l'ombre de la vallée.
Je m'asseyais aux pieds de mon ange aux doux yeux,
Et, sa main dans ma main, j'écoutais, curieux,
Ce qu'elle me contait d'un temps que l'on oublie,
Ne pensez pas à mal, Jean, je vous en supplie!
La belle en question était d'un âge assez
Respectable, elle avait quatre cents ans passés.—
On n'est pas plus aïeule et pas plus vieille fille —
Faut-il vous la nommer? Clotilde de Surville.
Ce manoir en ruine était jadis le sien ;
On le disait, du moins: je le croyais si bien
Que je fis là-dessus une assez longue histoire.
Je ne pouvais prévoir que, devenant notoire,
Un document signé d'Antoine de Brion,
Qui vivait en ce temps et fut tabellion,

Démolirait un jour Clotilde de Surville,
Au point de n'avoir plus d'existence civile,
Et qu'il résulterait de faits bien établis
Que son vrai nom était Marguerite Chalis.
J'ai là, sur mon bureau, l'opinion diverse
D'écrivains engagés dans cette controverse :
Vaschalde, Villedieu, Macé, Loquin, Mazon.
Bref, ma pauvre Clotilde a perdu son blason,
Peut-être même aussi son renom poétique.
Sa couronne de muse au vent de la critique
S'effeuille...— Mais pourquoi vous parler de jadis?
Cela vaut-il pour vous les bottes de radis,
Les oignons, les poireaux dont vous faites la vente,
Et que dans son cabas emporte une servante?

A ce propos, voici venir un étranger
Qui jette un long regard sur notre potager :
— « Monsieur le jardinier, je voudrais des tomates. »
Vous semblez détaché d'un groupe d'automates
Et restez interdit. Or, voilà que, soudain,
Une fillette accorte entre dans le jardin
En courant, et, de loin, elle vous interpelle :
— « Jean, des pommes d'amour, s'il vous plaît! » clame-[t-elle.
Cette fois, vous servez la fille et le chaland,
Qui doit dire à part soi : « Quel jardinier galant! »

A quoi songiez-vous donc? — Mais aussi, des tomates!....
— Certe, un vocable lourd et bon pour des Sarmates;
Pommes d'amour plaît mieux, le mot est plus local
Et rend appétissant le fruit mis en bocal. »

Nous touchons à la fin de cette causerie.
Entre nous, le mot vrai c'est: Camaraderie.
Jean, je compte sur vous et vous comptez sur moi;
Point d'écrits; pour garants, l'honneur, la bonne foi.
Il faut savoir tenir ce qu'on a dû promettre.
Nulle relation de serviteur à maître,
Car, dans notre marché, votre apport vaut le mien:
Vous fournissez les bras et je fournis le bien.
L'honnête capital qu'à vos soins je confie,
Grâce à votre labeur, prospère et fructifie.
Suis-je seul à tirer profit de cet accord?
Econome, gérant, caissier, que sais-je encor?
Vous êtes tout cela. Nous partageons en frères;
Ici rien ne ressemble aux marchés usuraires.
Voilà dix ans et plus que nous vivons ainsi.
Si je me dis content, vous devez l'être aussi.
Grâce aux heureux effets d'une entente loyale,
Nous avons résolu la question sociale,
Et nous montrons à tous qu'en se donnant la main,
Travail et capital prennent le vrai chemin.

1875.

LE PONT D'ARC.

I.

Devant cette arche énorme et sa double colline,
Dont la masse imposante et sauvage domine
Un val qui s'arrondit en forme de croissant
Et l'Ardèche aux flots bleus qui fuit en gémissant,
L'esprit, se reportant aux époques antiques,
Entrevoit de Babel les immenses portiques,
Entasse sur leur front mille étages géants
Qui s'abreuvent d'azur par leurs arceaux béants,
Et, prolongeant sans fin la sublime spirale,
Fait au morne édifice une couronne astrale.

Mais le rêve s'efface et la réalité
Reste seule debout, pleine de majesté.
Tournez votre regard vers ces larges culées,
Dans la montagne à pic profondément scellées.
Le roc qui les unit, cintre prodigieux,
Par ses dimensions épouvante les yeux.
Sur son vaste sommet, des blocs de toutes formes
Dressent confusément leurs figures difformes,
Tandis que de leurs joints des arbustes divers
Surgissent, disputant la place aux chênes verts.

Quand la lune répand sa lumière bleuâtre
Sur ce pont redouté, ni bûcheron, ni pâtre
Ne suivent ce chemin sans ressentir au cœur
Un étrange frisson qui ressemble à la peur.
De ses baisers l'aurore, effleurant leur paupière,
Caresse vainement ces fantômes de pierre,
Et les matins vermeils, ruisselants de clarté,
Ne peuvent adoucir leur aspect irrité.
Nous sommes au désert. - Au lointain, dans l'espace,
Regardez ce point noir qui par instants s'efface :
Le voilà qui s'avance, et, nageant dans l'azur,
Il grossit et devient de moins en moins obscur ;
Bientôt vous distinguez d'un grand oiseau de proie,
Ainsi qu'un éventail, l'aile qui se déploie

Et flamboie au soleil ; s'abaissant vers le sol,
Il décrit lentement des cercles dans son vol,
Puis, soudain, il s'abat sur un roc dont la cime
Fait face aux quatre vents et commande l'abîme :
On croirait en ce pic voir un preux chevalier,
Portant au front le casque orné de son cimier.
Quand l'oiseau s'est posé, le seul bruit de ses ailes
A mis en grand émoi les pauvres hirondelles
Qui, sous l'arche du pont, dans les trous du rocher,
Viennent, chaque printemps, par centaines nicher.
Du brigand aérien leur tendresse devine
La présence abhorrée, et l'effroi les domine ;
On les voit voltiger autour des chers berceaux
Mêlant leurs cris d'angoisse au murmure des eaux.

Au pied du monument, une grotte profonde
Sans cesse retentit du clapotis de l'onde.
C'est l'asile éternel d'un écho peu discret ;
Gardez-vous en passant de lui dire un secret !
Sur l'un ou l'autre bord, des grèves sablonneuses
S'étendent en regard de berges limoneuses.
Plus haut, sur le penchant de ces escarpements,
Une vigne sauvage étale ses sarments.
Plus haut encor, verdit une buissière sombre
Où le rouvre et l'yeuse entrecroisent leur ombre.

N'apercevez-vous pas un jeune chevrier
Sur cette pente ardue où croît le genévrier ?
En tête du troupeau, voyez la chèvre agile
Se suspendre aux rochers, comme au temps de Virgile,

II.

Il est bon de venir quelque fois en ce lieu
Où l'on se sent plus homme, étant plus près de Dieu.
Loin des vains bruits du monde et de la multitude,
Une âme s'y recueille en pleine solitude,
Et, s'ouvrant d'elle-même aux sévères pensers,
Repousse avec mépris les désirs insensés.
D'un art embellisseur la main souvent impure
N'a point encore touché ce désert. La nature,
Sauvage et toujours jeune, y règne seule encor
Et garde immaculé son sublime décor.
Quel sera l'avenir de cette thébaïde ?
Un de ces derniers jours, par un soleil splendide,
J'étais seul dans le val, au pied du monument,
Qui cintrait à mes yeux le quart du firmament.
A l'ombre d'un peuplier, sur l'herbe printanière,
Je rêvais, quand, soudain, s'affaissa ma paupière,
Et dans le paysage abrupte s'opéra
Un changement à vue, ainsi qu'à l'Opéra.

Des villas, des chalets couronnaient la colline
Où nous suivons de l'œil un pâtre qui chemine ;
Non loin d'une maison dorée, au fond du val,
S'ouvrait, resplendissante, une salle de bal
Où la valse du jour, les *fraises au Champagne*,
Qui d'aspirations bachiques s'accompagne,
Et les refrains bouffons de Lecocq et d'Hervé,
La fille de Madame Angot et *l'Œil Crevé*,
Se mêlaient au bruit sourd des flots de notre Ardèche,
Couverte de gommeux en costume de pêche,
Tandis qu'un kursaal, à tout venant ouvert.
Rassemblait les joueurs autour du tapis vert.
Un rail-way, devant moi franchissant la rivière,
Aplatissait le front du colosse de pierre,
Et, pour mieux compléter la profanation,
Un kiosque chinois, servant de station,
Au penchant de l'abîme illuminait son faîte
Et donnait à ce site austère un air de fête.

Il me fut doux de voir, quand je rouvris les yeux,
Que rien n'était changé dans l'aspect de ces lieux ;
Toutefois ce plaisir ne fut pas sans mélange,
Car je croyais ouïr cette parole étrange :
« Tout arrive... il est bon de prévoir, en ces jours,
Le probable parfois, l'improbable toujours. »

1875.

A LA FONTAINE DE CHIROL.

Au désert et loin de la foule,
Sous l'ombre mouvante des bois,
Dans l'étroit vallon où tu coule,
Le monde n'entend pas ta voix.

Tu n'as point de vasque sonore
Pour charmer ton onde qui fuit
Et ne baigne en venant d'éclore,
Que l'humble gazon de ton lit.

Ta naïade plaintive et douce,
Enchaînée au val d'où tu sors,
Voit dans sa ceinture de mousse
Frissonner le jonc de tes bords.

Un arbuste éploré, qui penche
Sur ton sein ses pâles rameaux,
Quand vient l'automne, branche à branche,
Répand ses feuilles sur tes eaux.

Parfois, quand novembre dépare
Les cimes qui bornent ton ciel,
On entend un bruit de fanfare
Qu'entrecoupe un long cri d'appel :

C'est une meute qui promène
Ses clameurs à travers les bois,
Et qui, féroce, se démène
Pour forcer un lièvre aux abois.

Souvent aussi, sur ces collines
Résonne la voix d'un berger
Mêlée aux notes argentines
Du troupeau qu'il fait pacager.

II

L'hiver est venu : les ramures
Des arbres qu'il a dépouillés
Gémissent, et de sourds murmures
S'élèvent du fond des halliers.

Parfois, à l'heure où la nuit tombe,
Un couple d'oiseaux engourdis
Vient s'abattre au sein de la combe
Où frileuse, tu te blottis.

Sais-tu quelle rive lointaine
Ils cherchent, fuyant les frimas ?
Leur as-tu demandé, fontaine,
S'ils reviendront dans nos climats ?

Comme trace de leur passage,
Ils te laissent en souvenir
Une plume de leur corsage
Dieu sait ce qu'ils vont devenir !

Le ciel est noir, la terre est blanche;
La neige met sur les coteaux
Des diamants à chaque branche,
Un bâillon à tous les échos.

Un immense tapis d'hermine
Couvre le sol, mais ton flot pur,
Si quelque rayon l'illumine,
Se teinte de rose et d'azur.

Tout est silence en ta vallée
Où le givre étale ses fleurs,
Et de ta naïade esseulée,
Goutte à goutte, glace les pleurs.

III

L'hiver s'enfuit, la violette
Déjà parfume les sentiers,
La pauvre mésange volette,
Joyeuse, au front des noisettiers.

Sur le gazon de ta pelouse,
Pour charmer son isolement,
Une primevère jalouse
Se mire dans ton flot dormant.

Bientôt, sous ses arcs de verdure,
La forêt, ivre de printemps,
Se prend à nier la froidure
Et met en doute les autans.

A ses pieds, dès l'aube, le merle,
S'envolant du buisson natal,
Vient en chantant boire une perle
Qu'il ravit à ton frais cristal.

A l'heure où finit sa journée,
Souvent un pauvre bûcheron
Dépose à ton bord sa cognée,
Et ton onde baigne son front.

Parfois un mendiant nocturne,
Qu'attire le bruit de ton eau ,
Emplit sa gourde dans ton urne
Et part en quête d'un hameau.

Parfois encor... Mais, ô fontaine!
Pourquoi parler des amoureux
Qui viennent te conter leur peine?
Tu sais aussi couler pour eux.

IV

De l'été les chaudes haleines
Ont mûri les blondes moissons,
Et la faucille dans les plaines
Fait son œuvre au bruit des chansons.

Voici thermidor qui t'amène,
Chirol ! quelques amis discrets,
S'acheminant vers ton domaine
Pour y goûter l'ombre et le frais.

Souvent des bandes matineuses,
Fuyant le sommeil estival,
Viennent, aux aubes lumineuses,
Fouler les sentiers de ton val.

Tu les vois autour de ta source,
Le verre en main, le front joyeux,
Qui se délassent de leur course
Par des rondes et par des jeux.

Il en est qui, sans nul mystère,
Sur l'herbe, au pied d'un chêne vert,
En quelque recoin solitaire,
Prestement mettent le couvert.

Est-ce donc pour te faire injure
Qu'ils sont venus dans ton ravin,
Où, loin de boire ton eau pure,
Ils boivent sans elle le vin ?

C'est mal ! on doit le reconnaître ;
Mais pardonne-leur cet affront !
Demain tu les verras, peut-être,
Vers ta source incliner leur front.

Plus d'un qui niait ta puissance
Et tenait tes dons en mépris,
Pressé par la reconnaissance,
Plus tard a confessé leur prix.

Pour moi, pauvre chère ignorée !
Quand, atteint d'un dégoût fatal,
J'abreuve ma lèvre altérée
Des ondes de ton pur cristal,

A mon incroyance hautaine
Ta voix répond comme un écho :
« Il ne faut pas dire : fontaine,
Je ne boirai pas de ton eau ! »

1875.

JACINTHOU.

Front fuyant, col de bœuf, mâchoire redoutable,
Yeux inquiets, hagards, défroque lamentable,
Tête basse, pied ferme et le buste en avant,
Trottant par les sentiers, dès le soleil levant ;
Un panier sous le bras, la besace à l'épaule,
De porte en porte allant quémander une obole ;
Ameutant sur ses pas les roquets, les gamins
Qui lui font un cortége à l'angle des chemins,
Et les apostrophant d'une voix de crécelle,
Lorsque quelqu'un d'entre eux de trop près le harcèle,
Comme fait dans la nue un triste oiseau de nuit
Qu'un essaim d'oisillons en piallant poursuit,
Voilà l'homme ! — Les mains hautes, il gesticule ;
Par saccade il avance et tantôt il recule ;

Puis soudain s'emportant, s'effarant, s'affolant,
Il s'élance, et, sur le pavé cabriolant,
Il s'enfuit, poursuivi par les éclats de rire
D'une troupe d'enfants joyeux jusqu'au délire.

Au sein de ce tumulte, une femme, parfois,
S'en vient jeter sa note aiguë, et d'une voix
Vibrante de pitié : (la femme est maternelle,
Et sur l'homme orphelin aime étendre son aile.)
— « Que vous a-t-il donc fait et que lui voulez-vous ?
Est-ce qu'il est permis de tourmenter les fous ? »
Dit-elle. Cependant, lui, court, à perdre haleine,
Et, tout courant, il mord et mange à bouche pleine
Un rogaton quelconque extrait de son panier.
Ce vulgaire détail suffit pour témoigner
Qu'il ne se souvient plus de cette chaude alarme.
Vous chercheriez en vain dans ses yeux une larme ;
Jacinthou n'a jamais ni souri, ni pleuré.
On le peindrait du mot : C'est un être effaré.

Il s'éloigne et bientôt il atteint la campagne.
Parfois un pauvre chien, vagabond, l'accompagne,
Mélancolique, au dos pelé, mourant de faim
Et soupirant après quelque bribe de pain.

Jacinthou le regarde, entr'ouvre sa besace,
L'aumône d'un croûton, et d'un geste le chasse.
Le voilà, tout songeur, qui poursuit son chemin.
S'élevant pas à pas vers un sommet voisin,
Il atteint à mi-côte une obscure chaumière
Dont l'aspect fait rêver de loup et de tanière.
Il pousse l'huis branlant, il entre, il mange, il dort,
Il rêve... puis, suivant son caprice, il ressort,
Un outil à la main, pour façonner sa vigne,
Large comme un linceul, dont une double ligne
De ceps marque la borne autour de ce réduit.
Ainsi passe le jour. — Au tomber de la nuit,
Il rentre sous son toit qu'une mousse grisâtre
Tapisse de sa lèpre, et s'assied devant l'âtre.
Est-il seul ? On ne sait : peut-être qu'un grillon,
Déserteur de la vigne ou du prochain sillon,
Lui redit sa chanson, lui conte son histoire,
Tandis que le coteau baigne dans l'ombre noire,
Et qu'à ses flancs déserts la bruyère et le buis
Frissonnent, caressés par le souffle des nuits.
Quelques instants plus tard, quand le Ciel est sans voiles,
Du profond de l'azur, les pensives étoiles
Regardent à travers son pauvre toit fendu
Cet étrange dormeur sur sa couche étendu,
Et Phébé, qui descend sur la colline verte,
Collant son front d'albâtre à la tuile entr'ouverte,

Au lieu d'Endymion qu'elle cherche partout,
Découvre, en tressaillant de stupeur, Jacinthou.

Quel site merveilleux, quand la plaine sonore
S'éveille, rayonnante, aux baisers de l'aurore,
Et que mai resplendit sous les feux du soleil
Dont le disque étincelle à l'orient vermeil !
Au pied de la hauteur dort un lac de verdure
Qui déborde au printemps, que tarit la froidure,
Lac immense, dont l'œil mesure en vain les flots,
Et d'où l'on voit surgir, pareils à des îlots,
Parmi les sillons roux et les grasses prairies,
Des granges, des hameaux, de blanches métairies,
Saint-Martin et le Gors, Masneuf, le Colombier.
De Pracoutiel au Fesc, des Mases à Jonchier,
Le regard enchanté s'étend sur la vallée ;
Il suit, dans ses détours à travers la saulaie,
L'Ardèche dont l'espace éteint le vaste bruit
Et qui par intervalle étincelle ou bleuit.

Devant ce paysage à ravir un poëte
Et d'un peintre en renom à tenter la palette,
Jacinthou l'affamé songe à la soupe au lard
Dont aux fermes parfois on lui donne une part.

Du radieux tableau le charme poétique
Ne saurait émouvoir ce mendiant rustique
Aux yeux de qui le beau du laid n'est pas distinct,
Et qui n'a jamais eu qu'un guide, son instinct.
Pourtant, quand de Sampzon la cloche solitaire,
Habitante du ciel, bien plus que de la terre,
Sentinelle qui veille au faîte du saint lieu,
Disperse dans les airs le qui-vive de Dieu,
Jacinthou s'agenouille au seuil de sa masure,
Et, le front découvert, l'infortuné murmure
Une vague prière. — Instinct religieux
Que garde en son exil l'homme tombé des cieux,
Obscurs tressaillements d'une âme qui s'ignore
Dans la prison de chair où tout le déshonore,
Qui saurait vous comprendre, et quel œil descendrait
Jusqu'au fond de l'abîme où dort votre secret !...

La démence native, autrefois vénérée
Comme un arrêt du ciel, était chose sacrée.
Du droit à la pitié naît le droit au respect :
Voilà de Jacinthou ce que nous dit l'aspect.

1875.

GATTINE ET FLACHERIE.

Vous rappelez-vous, ô magnanarelle !
Ces temps fortunés où de l'arbre d'or
La feuille soyeuse en valeur réelle
Nous représentait un riche trésor ?

Voyez-vous encor ces belles chambrées
Où les cocons roux se pressaient, nombreux
Comme les épis qui, dans nos *terrées*,
Font une couronne aux blés plantureux ?

Vous chantiez alors jusqu'à perdre haleine,
Au front des mûriers, toute la saison,
Avant de rentrer, la *sachette* pleine,
Et le cœur content dans votre maison.

Les joyeux propos, les éclats de rire,
S'envolant ainsi qu'un rapide essaim,
Sur vos lèvres ne cessaient de bruire,
Tandis que d'espoir battait votre sein.

Pourtant, disons-le, vous étiez bien lasse ;
Le travail sans trêve enfiévrait vos traits,
Déprimait vos flancs et, de place en place,
Faisait un tort grave à vos francs attraits.

Certes, vous n'aviez rien d'une coquette;
Corsage en désordre et coiffure au vent,
Vous ne songiez guère à votre toilette ;
Le seul ver à soie était votre àmant.

Amour fructueux ! vous étiez certaine
D'obtenir beau prix de vos longs travaux,
Lorsque finissait cette quarantaine
Si rude aux humains, ainsi qu'aux chevaux.

C'était un bon temps, ô magnanarelle !
Le reverrons-nous ? on l'espère bien,
Mais en attendant, épreuve cruelle,
Plus d'un magnanier voit fondre son bien.

L'insecte soyeux, atteint dans son germe,
Est soumis aux lois de l'hérédité,
Et les éléments impurs qu'il renferme
Se retrouvent dans sa postérité.

Il meurt en naissant, il meurt sur les claies ;
Il se rapetisse, au lieu de grandir ;
D'autres fois son corps se couvre de plaies,
Sans que rien parvienne à l'en garantir.

Parfois, au moment d'accomplir sa tâche
Et de s'enfermer au sein du tombeau,
On le voit suspendre au fil qu'il attache
Son corps flasque et mou qui tombe en lambeau.

La contagion gagne les chambrées ;
Tous efforts sont vains, l'échec est fatal ;
Le magnan succombe en files serrées,
Et la coconnière est un hôpital.

Quand reviendront-ils, ô magnanarelle !
Ces temps fortunés où de l'arbre d'or
La feuille soyeuse en valeur réelle
Nous représentait un riche trésor ?

1875.

LE PHILLOXERA.

Hélas ! il est donc vrai que la vigne est perdue !
Le doute est impossible : à mon œil attristé
Nos coteaux défeuillés n'ont partout présenté
Que le deuil et la mort dans leur vaste étendue.

La coupe des malheurs, sur nos fronts répandue,
Contenait donc aussi ce fléau détesté
Dont le ravage affreux m'est trop bien attesté.
Mon âme s'inquiète et se trouble éperdue.

Seigneur, ayez pitié !.... faites que vers les cieux
Nous élevions ensemble et nos cœurs et nos yeux ! —
Car la miséricorde aux cieux est infinie. —

A l'heure où tous les maux viennent fondre sur nous,
Apprenez-nous comment on prie à vos genoux ;
Sans vous nous périssons et la France est finie !

1875.

LA FORCE ET LE DROIT.

On nous dit que le droit est primé par la force.
Le propos est brutal, impudent et hideux ;
Pour si puissant qu'on soit, il est fort hasardeux
De faire au sens moral une pareille entorse.

Son intraitable orgueil, que le succès renforce,
Devient l'inspirateur de l'homme audacieux
Qui, la main sur l'épée, incessamment s'efforce
De subjuguer la terre en affrontant les cieux.

Manœuvre de Titan : le nouvel Encelade
Vainement tentera la sublime escalade ;
La chute qui l'attend se peut déjà prévoir.

Le droit et l'idéal sont plus forts que le glaive ;
L'homme tombe ; avec lui la force qu'il soulève
S'écroule, et l'univers échappe à son pouvoir.

1875.

SIGNES DU TEMPS.

Les choses, en ce temps, sont mauvaises et louches ;
La haine emplit les cœurs, le fiel jaillit des bouches ;
Le bien n'est plus le bien, le mal n'est plus le mal;
L'homme esprit disparaît devant l'homme animal.
Si, cédant au penchant d'une âme fraternelle,
Quelqu'un de vous étend sur la foule son aile ;
S'il devient le tuteur des pauvres, des souffrants;
Si, sans distinction, il fait aux ignorants
L'aumône d'un conseil, d'une sage parole ;
Si, s'oubliant soi-même et fidèle à son rôle ,
Il se dévoue au point d'être tout à chacun,
Qu'il s'attende à trouver en son chemin quelqu'un
Qui, le bienfait reçu, lui paiera son salaire
Par des marques d'orgueil, de haine et de colère.

Le peuple, en ce temps ci, rêve un ordre nouveau.
Ce qu'il voudrait c'est qu'un inflexible niveau
Abaissât pour jamais jusqu'à lui cette élite
Du monde dont la vue et l'offusque et l'irrite.
Il lui plairait que l'aigle, ainsi que l'oisillon,
Fût borné, dans son vol, au creux d'un vil sillon,
Et que l'on corrigeât les écarts de fortune
En étouffant dans l'œuf toute gloire importune.
Jadis on lui disait : « Sois bon, sois résigné,
Mets ton espoir en Dieu qui t'a prédestiné
A jouir dans le ciel d'un bonheur ineffable ! »
On lui dit maintenant que ce n'est qu'une fable ;
Que la mort finit tout, et que le froid cercueil
Ne rend jamais sa proie, inexorable écueil.
Aux leçons du néant, attentive et docile,
La foule se repaît du nouvel Evangile :

« Arrière la vertu ! Vive la volupté ! »
Lui criera de sa fange un sophiste éhonté :
« La raison a vaincu. Pour deux hommes qui prient
» Il en est mille qui s'étonnent ou qui rient
» De voir que l'on assigne au monde un Créateur,
» Comme s'il ne pouvait se passer d'un auteur.
» Dieu se meurt, s'il n'est mort : Le fait est hors de doute ;
» Est-il encor quelqu'un qui l'aime ou le redoute ?

» Des langes de la foi, d'absurdes préjugés
» La science nous a pour toujours dégagés ;
» Sa lumière a fait fuir le sinistre fantôme.
» Il était temps que Dieu cédât la place à l'homme !
» Maintenant, affranchis, les yeux sur l'avenir,
» D'un passé dégradant chassons le souvenir !
» Ame, vertu, devoir... Ineptie ! Imposture !
» Ce qu'on appelle vice est la loi de nature :
» Il faut s'y conformer ; celui-là fait le bien
» Qui jouit sans scrupule et n'a souci de rien ».

Cette basse doctrine, hélas ! n'est point nouvelle.
La semence du mal dans l'humaine cervelle,
— On n'en saurait douter — date des premiers jours
De la création, et fleurira toujours.
Plus que jamais Satan prévaut. La multitude
Qu'il anime et qu'il a réduite en servitude,
Ne garde qu'un mépris insultant et que fiel
A qui l'exhorte au bien en lui montrant le ciel.
Si, l'auréole au front, le cœur brûlant, un ange
Venait, céleste ami, l'arracher à sa fange,
On la verrait, barrant à l'ange le chemin,
Lui cracher à la face et lui mordre la main.
Ce qui prend à ses yeux un caractère auguste
De tout temps lui déplut. Aristide *le juste*,

Dans Athène autrefois par les siens fut honni
Et dût à son surnom l'honneur d'être banni.
Que d'autres, comme lui, dont la haine et l'envie
Ont consacré le nom en attaquant leur vie !

Il en est un surtout qui ne fit que passer
Sur cette terre, et dont rien ne peut effacer
La mémoire adorable et la trace profonde.
Depuis dix-huit cents ans, c'est sur lui que se fonde
L'humanité qui prie et tend les bras vers Dieu.
Il était humble, pauvre et n'avait pas un lieu
Où reposer sa tête. Il faisait des miracles
Qui ravissaient les cœurs et rendait des oracles
Que l'avenir a pris soin de vérifier.
Eh bien ! ce saint, venu pour tout purifier,
Ce juste, ce sauveur une plèbe féroce
Le cloua sur la croix, et son trépas atroce,
Qui nous a rachetés, ne nous rend pas meilleurs.
Ecoutez ! on entend chaque jour des railleurs
Infâmes outrager cette grande victime,
Et le peuple, qui veut prendre sa part du crime,
Crier comme autrefois : « à bas le Christ ! à bas !
Crucifions Jésus, et vive Barrabas ! »

1875.

EXULTATIO.

Lorsque j'entends vibrer sur le clavier sonore
Les notes qu'une main savante fait éclore,
Promptes à s'envoler comme un essaim joyeux,
Je me demande si ce ne sont pas des âmes
De poëtes, d'enfants, d'artistes et de femmes
Qui prennent la route des cieux.

Les unes, au sortir de leur prison d'ivoire,
Embouchent le clairon et sonnent la victoire.
D'autres, tristes encor de leur captivité,
Exhalent faiblement des plaintes douloureuses,
Et semblent défaillir, recluses langoureuses,
Au grand air de la liberté.

Le concert de ces voix joyeuses et plaintives,
Mêlant, sans les troubler, leurs ondes fugitives,
Émeut et fait vibrer jusqu'en ses profondeurs
L'âme humaine qui chante et qui pleure et qui prie
En tournant ses regards vers une autre patrie
Dont elle entrevoit les splendeurs.

O Musique ineffable ! ô langue universelle !
Fluide, qui de sons harmonieux ruisselle,
Que sont auprès de toi le verbe et le discours ?
Le livre du penseur, les stances du poëte
De frontière en frontière ont besoin d'interprète ;
Tu te passes d'un tel secours.

Hé ! qu'importe le verbe à ces hymnes de flamme
Qui jaillissent de l'orgue et qui prêtent à l'âme
Des ailes pour voler aux champs de l'infini !
Quelle langue parlée a-t-elle, sur la terre,
L'art d'aller plus au fond du douloureux mystère
De notre être qu'un chant béni ?

Au bal, lorsque les fleurs, la valse, les sourires
Dans un cœur de vingt ans, prompt à tous les délires,
Éveillent de l'amour les dangereux transports,
D'où vient que, par instants, toute cette magie
S'efface, et que ce cœur pleure de nostalgie,
Au son des violes et des cors ?

Ah ! c'est que l'harmonie est de source divine,
Et que, se rappelant sa sublime origine,
Elle prend à devoir de nous montrer le ciel,
Et c'est que, même au sein des voluptés profanes,
Elle étend sur nos fronts ses ailes diaphanes
Et nous adresse son appel.

Voici venir le soir. Le croissant mince et pâle
Verse sur la colline une lueur d'opale ;
Lasse des bruits du jour, la nature s'endort.
C'est l'heure où, contemplant du ciel le dais immense,
Le poëte soupire une ancienne romance
Où l'amour survit à la mort.

Ce chant mélancolique a pour lui tant de charme
Qu'au bord de sa paupière étincelle une larme.
A ce magique appel, dans la nuit du passé
Les plus doux souvenirs se réveillent en foule ;
Son jeune âge en entier sous ses yeux se déroule,
Peinture où rien n'est effacé.

Mais c'est plus qu'un tableau, c'est une renaissance.
Vous voilà revenus rêves d'adolescence,
Étapes de bonheur qu'il refait pas à pas,
Grâce à la mélodie enchantée et sereine
Qui murmure à son cœur d'une voix de sirène
Ce que le verbe ne dit pas !

O puissance du chant, prodigieux mystère !
Lorsque, vide d'espoir, une âme solitaire
S'affaisse et bat de l'aile aux murs de sa prison,
C'est toi qui la relève et l'emporte — ravie
De déposer le poids accablant de la vie —
Par-delà ce morne horizon.

Qu'augurer de ceci ? C'est qu'à l'heure où la tombe
Ouvre à l'homme son sein, et que le corps y tombe,
L'esprit s'envole au ciel comme un rayon de feu,
Et, libre, dominant l'immensité des mondes,
D'harmonie et d'amour boit désormais les ondes
A leur source éternelle, Dieu.

1875.

A UN ECCLÉSIASTIQUE.

A l'ombre des autels, votre muse qui prie,
Comme un ange voilé de ses ailes de feu,
Se consume d'extase et tombe en rêverie,
Dans un frisson d'amour, sous le regard de Dieu.

L'espoir qui la soutient et la foi qui l'inspire
Répandent sur son œuvre un charme austère et doux,
Et quand, le cœur blessé, l'immortelle soupire,
Elle reste chrétienne avec un soin jaloux.

Pourquoi vous en louer ? la parole du maître,
Cette parole sainte et toute vérité,
Ne vibre-t-elle plus sous l'étole du prêtre,
Lorsque, prenant la lyre, il chante en liberté ?

Répandez donc votre âme en des strophes pieuses
Que votre ange ravi portera jusqu'au ciel,
Et que répèteront les voix harmonieuses
Des séraphins penchés aux pieds de l'Eternel.

1875.

BRIZEUX ET MISTRAL.

De Brizeux à Mistral, de Bretagne à Provence
La distance n'est pas ce qu'on pourrait penser.
Le Celte et le Latin dans la même balance,
Dire celui des deux qui la ferait pencher

Je ne l'oserais point. L'un et l'autre est poëte,
Poëte par le cœur, par l'esprit, par les sens ;
La lyre n'a pour eux point de corde muette ;
Elle rend sous leurs doigts de magiques accents.

Marie et *les Bretons*, *Calendal* et *Mireille*,
De costumes, de mœurs, de langage divers,
Ont un mérite égal, une gloire pareille ;
Je vois deux âmes sœurs rayonner dans leurs vers.

Noble fils de la sainte et naïve Bretagne,
A son pays Brizeux a consacré ses chants :
La chaumière, la mer, les men-hîr, la montagne
Ont des places d'honneur dans ses récits touchants.

Les Pardons renommés, les fêtes patronales
Se mêlent sur sa harpe aux souvenirs d'Armor,
Et les plaisirs bruyants, sous leurs formes banales,
Y tournent un regard du côté de la mort.

Lorsque ta voix nous dit quelque vieille légende
Empreinte de pitié, de tendresse, de foi,
Il n'est pas un de nous, barde, qui se défende
De pleurer, de prier et d'aimer avec toi !

Comme Brizeux, Mistral à sa chère Provence
A construit pièce à pièce un pieux monument ;
Il a chanté la Crau, le Rhône, la Durance
Avec le cœur d'un fils et le cœur d'un amant.

De ses riches tableaux la couleur éclatante
Semble faite d'aurore, et de flamme et d'azur ;
On voit la passion y grandir, palpitante,
Sans que jamais l'amour cesse d'y rester pur.

Moins voilée et non pas moins chaste que Marie,
Mireille, qu'illumine un rayon plus vermeil,
Est l'incarnation de sa belle patrie,
Et, fille de Provence, elle meurt du soleil.

Langue d'Oil, langue d'Oc, l'une et l'autre épopée,
Qui révèle au pays ces poëtes jumeaux,
Nous charme par sa douce et forte mélopée,
Et nous fait vivre avec la France des hameaux.

Que n'ont-ils pas glané dans le champ des croyances,
Des symboles chrétiens, des usages pieux
Que la religion, reine des consciences,
Implante dans le sol où dorment les aïeux !

Lys éclatant, bluet humble, rose superbe,
Pampres en fleurs, senteurs pleines d'enivrements,
Verts rameaux, frais boutons, chacun d'eux a sa gerbe
Où l'épi nourricier se mêle aux diamants.

Ne vous souvient-il pas de cette *soupe blanche*,
Pur joyau qu'envierait la muse de Chénier,
Et qui, tel qu'un beau fruit, au sommet d'une branche,
Du poëme *les Bretons* orne le chant dernier ?

Vous souvient-il aussi de l'aubade étoilée,
Où l'amoureux entonne un chant de bengali,
Tandis que de pudeur et de grâce voilée,
S'éveille et lui répond la belle Magali ?

Devant ces deux fleurons d'une double couronne,
Préférez-vous Brizeux ? penchez-vous pour Mistral ?
Moi, je tiens que la Loire est l'égale du Rhône,
Et mets au même rang breton et provençal.

Depuis longtemps Brizeux dort, couché dans sa bière,
Mais son œuvre lui vaut un immortel renom.
Mistral, tu peux mourir ! la Provence, ta mère,
Par toi glorifiée, a consacré ton nom.

1875.

AT HOME.

Au total ils comptaient ensemble cinquante ans;
L'année avait pour eux douze mois de printemps ;
Ilspouvaient au bonheur très-justement prétendre,
Car ils s'aimaient d'amour si profond et si tendre
Que la joie y germait comme au sillon le grain.
Disons-le, cependant, ils avaient un chagrin :
Leur maison sans berceau, comme un nid sans couvée,
D'enfants, malgré l'hymen, était encore privée.
De ce vide, parfois, leur amour s'attristait,
Mais, l'espérance aidant, le bonheur persistait.
Sans être des Crésus, leur modeste fortune
Les mettait à l'abri d'une gêne importune.

Paysans d'origine et campagnards par goût,
Du monde ils éprouvaient un instinctif dégoût.
Leur esprit n'avait point une grande culture ;
Ce qu'ils savaient le mieux c'était l'horticulture :
Ils jardinaient beaucoup ; leur cœur y conspirait,
Car le parfum des fleurs doucement l'enivrait.

Leur domaine, là-bas, au pied d'une colline
Qui, les flancs au soleil, vers l'Ardèche s'incline,
Ne s'étendait pas loin. Tout y charmait les yeux,
Car tout s'harmoniait avec l'aspect des lieux.
Nulle prétention, point d'élégance vaine :
La maison, bien assise et regardant la plaine,
Etait blanche ; à ses pieds verdoyait le jardin.
Derrière, s'élevait de gradin en gradin
Une vigne, et plus haut, une lande fleurie,
Ravissement des yeux, vrai décor de féerie.
Des sorbiers, des néfliers et des plants épineux
L'entouraient, qui, voilant un ravin sinueux,
Dessinaient les contours du gracieux cottage.
Clémence du destin ! dans ce doux ermitage,
A l'écart des fâcheux, des sots et des jaloux,
Ces deux être bénis s'adoraient quoique époux,
Et la lune de miel, de tendresse imprégnée,
Luisait toujours pour eux au ciel de l'hyménée.

Depuis plusieurs printemps cela durait ainsi,
Quand à ce couple rare il advint un souci —
Qui chez d'autres eût mis la joie, — un héritage
Auquel les appelait par droit de parentage
La mort d'un vieux garçon, sans enfants, leur cousin,
Qui faisait un négoce et tenait magasin
A Marseille, la ville aux splendeurs décevantes,
Aux plaisirs mal famés, la Mecque des servantes.

L'occasion s'offrait belle de voir la mer,
Et ce fameux Marseille, et le chemin de fer
Qu'ils ne connaissaient point, n'ayant jamais encore,
Loin de leur nid d'amour, vu se lever l'aurore.
Pourtant ce ne fut pas sans trouble et sans regrets
Que d'un prochain départ ils firent les apprêts.
Derrière soi laisser vide le toit qu'on aime,
Qui semble s'attrister et vous pleurer lui-même,
Cela vous met une ombre au cœur. — Un vieux fermier,
Leur voisin de campagne, honnête métayer,
Se chargea de la garde et des soins du domaine,
En leur absence qui serait d'une semaine.
Voilà donc qu'un matin ils partent, se rendant
A la gare voisine où le train descendant
Les recueille et les noie au sein de cette foule,
Aux flots tumultueux, torrent d'hommes qui roule

Dans l'intervalle étroit de deux bandes de fer,
Tandis que, hennissant avec un bruit d'enfer,
L'hippogriffe d'acier, à la gueule enflammée,
Entraîne le convoi panaché de fumée.
Quelques heures après, assourdis, ahuris,
Ces naïfs voyageurs se trouvaient — tout surpris
D'être arrivés si tôt — en pleine Cannebière.
L'ombre du soir tombait. Une odeur singulière
Les prenait à la gorge et le gaz s'allumait.
Au bras de son mari, la femme s'alarmait
Des bruits de la cité qui bouillonne et s'agite.
Dans un hôtel voisin ils cherchèrent un gîte.

Le lendemain, après qu'ils se furent enquis
Des droits d'hérédité qui leur étaient acquis,
Et qu'un homme de loi se fut mis à l'affaire,
Ils ne songèrent plus, l'un et l'autre, qu'à faire
Connaissance avec la grande ville et son port.
Comme à leur arrivée, ils furent tout d'abord
Effrayés de se voir perdus dans la cohue
Brutale et sans merci, vrai tyran de la rue,
Mêlant au bruit des chars ses profondes rumeurs,
D'où s'envole sans trêve un essaim de clameurs.
Les rayons du soleil sur les hautes façades
Des places et des quais leur paraissaient maussades.

Il manquait au tableau les guérets ondoyants,
Le feuillage des bois et les prés verdoyants.
Des parfums frelatés, des senteurs exotiques
Saisissaient l'odorat aux abords des boutiques.
Touristes de hasard, nos pauvres désœuvrés,
Regrettant l'air des monts, se sentaient écœurés.
Pour fuir cette atmosphère énervante et malsaine,
Ils gagnèrent d'instinct la colline prochaine,
Et, comme des captifs avides d'horizon,
Qui s'abreuvent d'azur en quittant leur prison,
Ils cherchèrent des yeux, aux bornes de l'espace,
Cette ligne indécise où finit et s'efface
La séparation de la mer et du ciel.
L'aspect était immense, inouï, solennel :
L'infini se rendait visible à leur prunelle,
Et pour prendre l'essor leur âme ouvrit son aile...
Ce ne fut qu'un éclair. — Le flot qui suit le flot,
Jetant à son rivage un éternel sanglot,
Du sublime spectacle effaça la magie,
Et leur cœur attristé s'emplit de nostalgie.
Ils ne regardaient plus. Une voix leur parlait,
Affectueuse et tendre, et qui leur rappelait
Les charmes du foyer déserté de la veille.
Qui dira les pensers que cette voix éveille?
Échangeant un regard et se serrant la main :
— « Demain, se dirent-ils, nous partirons demain !

Vendons, sans nul retard, ce fâcheux héritage
Qui nous a fait quitter notre cher ermitage :
Il ne faut pas rester un jour de plus ici ;
Nous avons assez vu Marseille, Dieu merci ! »

Rien ne les retint plus. — Dès la première aurore,
Ils montent dans un train qui s'ébranle, et dévore
L'espace, et les ramène à leur point de départ.
A peine descendus, on les voit sans retard
Reprendre le chemin de leur chère vallée :
Ils sont impatients et leur âme est ailée.
Le char qui les emporte à travers les forêts
Et les rudes chemins de notre Vivarais,
Avant la fin du jour, les dépose à la grille
Du cottage, au moment où le soleil qui brille
De ses plus doux rayons, caresse avec amour
Les rives de l'Ardèche et les monts d'alentour.
La maison souriait, paisible, à leur venue,
Tandis que, sur le seuil, le gardien, tête nue,
Les voyant arriver, accourait, tout surpris :
« Tout va bien, dirent-ils, l'ennui nous avait pris,
Et nous languissions trop... » une joie infinie
Illuminait leurs fronts, à cette heure bénie.
C'était un radieux épanouissement
D'âme, au sortir d'un long évanouissement ;

Car ces trois derniers jours, comme une page sombre
Du livre de leur vie, étaient noyés dans l'ombre
Et le bruit de la ruche humaine et du rail-way.
Au lieu d'avoir vécu, n'avaient-ils point rêvé?

La nuit vint, nuit de mai, transparente, étoilée.
Un souffle harmonieux caressait la feuillée;
D'une source voisine on entendait les pleurs;
Le jardin embaumait, et les vignes en fleurs
Mêlaient à ses parfums leur senteur enivrante.
Aspirant de la nuit la fraîcheur pénétrante,
Ces heureux entendaient encor la même voix
Qui leur parlait au cœur : — « Amis, je vous revois!
Qu'étiez-vous devenus? n'allez plus, infidèles,
Loin de ce toit chéri faire essai de vos ailes!
Les douceurs du foyer, la solitude à deux,
La nature clémente, et le ciel radieux,
Et l'amour dans l'hymen... voilà de cette vie
Les vrais biens, et les seuls qui soient dignes d'envie. »

1875.

LES BUGADIÈRES.

Sur la rive aux tons gris, voyez le flot qui lèche,
Dans ses vagues remous, les cailloux de l'Ardèche.
L'aube chasse la nuit. Les monts silencieux
Découpent vivement leur crête dans les cieux.
Sous la saulaie, ainsi qu'une écharpe de fée,
Flotte, en s'évaporant, une faible buée.
Jaillissant à flots d'or de l'horizon lointain,
L'orbe majestueux de l'astre du matin
S'élance dans l'azur : un long jet de lumière
Change en torrent de feu le cours de la rivière,
Et dans le sein des eaux, miroir du firmament,
L'œil ébloui croit voir un vaste embrasement.
Aux cieux tout resplendit.

C'est l'heure matinale
Où, chaque jour, durant la saison estivale,
Un panier sur la hanche, une corbeille au front,
Que soutient, anse humaine, un bras formant le rond,
Sur le gravier luisant, les brunes lavandières
Qui répondent au nom patois de bugadières,
S'en viennent prendre place, et, le long du courant
Déposant leurs fardeaux, toutes au même rang,
A genoux, le battoir à la main, tète basse,
Reins cambrés, et sans que jamais le bras se lasse,
Chacune d'elles frappe et savonne à grande eau
Des tissus tour à tour détachés du monceau.
Il est bon de noter que, durant la manœuvre,
Sans trêve et sans merci la langue fait son œuvre.
Ce ne sont que caquets et que joyeux récits,
Apostrophes, appels, quolibets et lazzis.
Dans ce chaos de voix, de grands éclats de rire,
Faisant explosion, ne cessent de bruire.
Du haut du pont voisin, le passant étonné,
Les entendant, se dit : « Elles ont déjeuné. »
Le tic-tac du moulin qui près de là s'élève,
Au pied de la colline, en face de la grève,
S'éteint dans ce tumulte, et le son du battoir
Domine le bruit sourd et profond du blutoir.
Sur la rive opposée, un pêcheur à la ligne,
Grave, silencieux, que ce vacarme indigne,

Leur décoche un regard de malédiction,
Et puis s'en va plus loin prendre position.

Au fond, cette gaîté sans trêve est respectable ;
Elle fait oublier et rend plus supportable
Le poids d'un tel labeur sous les feux du soleil ;
Par elle on foule aux pieds les pavots du sommeil,
Et la femme du peuple, au travail adonnée,
Gagne virilement le prix de sa journée.

Mais qu'est ceci ? voilà que, soudain, dans le rang,
Le tumulte s'apaise, et, tout en discourant,
On abaisse la voix, — précaution étrange —
Et la pitié se peint dans les mots qu'on échange.
Une femme, portant sur sa tête un berceau
Qui d'un enfantelet contient l'humble trousseau,
Attire les regards. Lentement elle arrive
Et se place à l'écart des autres, sur la rive,
Près de l'arche du pont. Pauvre femme !... voyez
Comme son front est pâle, et, dans ses yeux noyés
De pleurs, comme le deuil et la tristesse abonde !
Qui ne serait touché de sa peine profonde ?
Jeune encor, elle est frêle ; on la voit tressaillir ;
Il semble par moment qu'elle va défaillir

A côté du berceau de son enfant unique,
Morte depuis cinq jours. — La petite tunique,
Le corset, les bandeaux, les voilà tous encor
Ces tissus qui naguère enveloppaient le corps
De sa chère fillette ! à présent, flasques, vides,
Mornes, ils n'offrent plus à ses regards avides
Qu'une froide dépouille.— Elle songe au tombeau
Où, couronné de fleurs, le visage si beau
Du pauvre ange verdit, plongé dans les ténèbres,
Aux chairs que le ver ronge, aux papillons funèbres.
A ce penser, son cœur se brise, et ses sanglots
Font un écho lugubre au clapotis des flots.

O père de l'enfant et père de la mère,
Seigneur, prenez pitié de sa douleur amère !
Montrez-lui chaque jour, dans la sérénité
Et les ravissements de votre éternité,
Cette part de son être, et lorsque, secourable,
Le trépas finira son regret incurable,
Rendez-lui son enfant tel qu'il était ici,
Ses petits bras ouverts, et lui parlant ainsi :
« Ma mère, auprès de moi, dans l'éternelle vie ,
Viens oublier le jour où je te fus ravie !
Je ne te pleurais point, Dieu me le défendait ;
Mais je priais pour toi, mon âme t'attendait. »

1875.

LE VIEUX BERGER.

Sur les flancs d'un coteau tout parsemé d'yeuses,
Au-dessus d'un torrent dont le marbre poli
Atteste les baisers des vagues furieuses
Qui, dans leur course folle, ont dévasté son lit,

Couvert d'un vieux sayon de bure, un pauvre pâtre,
Sur son bâton ferré s'appuyant, sac au dos,
Contemplait d'un regard morne le ciel grisâtre.
A ses pieds accroupi, tête haute, au repos,

Un chien suivait de l'œil des brebis occupées
A tondre une herbe rare au bas de rocs épars,
Dont les sommets à pic, formidables remparts,
Couronnent du coteau les pentes escarpées.

*

Les rayons du soleil, par novembre affaiblis,
Annonçaient de l'hiver la prochaine venue,
Et, glissant à travers les branches du taillis,
De leur pâle reflet teignaient l'écorce nue.

L'astre, demi-voilé, penchait vers son déclin.
Le pâtre promenait au lointain dans l'espace
Un regard de tristesse et de souffrance plein.
De l'outrage des ans son front portait la trace :

La pâleur de son teint et ses longs cheveux blancs
Dont les mêches collaient à ses tempes arides,
Et sa taille courbée, et ses genoux tremblants,
Et son visage hâve et sillonné de rides

Inspiraient la pitié. — Vers l'Ardèche qui luit,
Comme un miroir d'azur, entre les oseraies,
Il se tournait, songeur, prêtant l'oreille au bruit
Mélancolique et sourd des vagues éplorées.

Ainsi que son regard, laissant son âme errer,
De place en place, au sein du vaste paysage,
Il voyait dans le deuil des choses un présage,
Et plusieurs fois son chien l'entendit soupirer.

Un faible jappement, suivi d'une caresse,
Le tira de son rêve. Il étendit la main
Vers ce cher compagnon frissonnant de tendresse,
Et, l'attirant à lui, le pressa sur son sein.

Le soleil s'abaissait. — Un bataillon de grues
Qui, fuyant les frimas, volaient vers d'autres cieux,
Triangle aérien, apparut dans les nues.
Le berger les suivit aussi longtemps des yeux

Qu'il pût les distinguer, fendant au loin l'espace.
Bientôt la bande ailée, à l'extrême horizon,
S'effaça dans son vol, comme une ombre qui passe.
Le pâtre, au même instant, fut saisi d'un frisson ;

Une lueur de fièvre au fond de sa prunelle
S'alluma.— Sans qu'un mot de sa bouche sortit,
Il fit un signe au chien ; et l'animal fidèle,
Empressé d'obéir à son maître, partit :

Il s'en fut rallier les brebis dispersées,
Et leur fit dévaler le sentier du coteau,
Sans détourner les yeux de leurs files pressées,
Guide alerte et gardien vigilant du troupeau.

Le vieux pâtre suivait, ne marchant qu'à grand'peine,
A l'aide du bâton qui lui servait d'appui ;
Et quand il atteignit le chemin de la plaine,
Ses genoux fléchissant se dérobaient sous lui.

Plus d'une fois, avant d'atteindre sa chaumière,
Il suspendit sa marche, et chaque fois son chien,
En avant des brebis, arrêta la première,
Les forçant d'accorder leur pas avec le sien.

Au bercail le troupeau rentrait lorsque, sans voile,
Vesper à l'horizon se leva dans l'azur.
Le berger salua d'un soupir son étoile,
Et, chancelant, entra dans son logis obscur.

Il tira de son sac, indigente pâture,
Un morceau de pain noir qu'à son chien il tendit.
Pour lui c'en était fait : la marâtre nature
L'abandonnait. A bout de force, il s'étendit

Tout vêtu, grelottant, sur sa couche de paille,
Et pour lui commença ce terrible combat
De la mort, devant qui tous sont de même taille,
Ou dans un lit de pourpre, ou sur un vil grabat.

Le silence et la nuit régnaient dans la chaumière.
Le chien dormait, paisible, ayant pris son repas.
Sans témoins, sans secours, hélas ! et sans prière,
Le veillard restait seul, assailli du trépas.

La poitrine oppressée et la tête brûlante,
Les membres secoués par des convulsions,
Il voyait, aux lueurs d'une flamme aveuglante,
Se dresser devant lui d'étranges visions.

C'étaient tout à la fois d'immenses déserts d'ombres,
Des landes, des coteaux arides et pelés,
Des torrents furieux et des ravines sombres,
Puis, effrayants d'aspect, des bois échevelés.

Des pics vertigineux, de gigantesques cimes,
Couronnés de rochers sur leur base croulants,
Tournoyaient à grand vol au-dessus des abîmes,
Emportant des troupeaux effarés et bêlants.

Affres de l'agonie et délire de fièvre,
L'homme fit un effort pour se mettre debout,
Et, le rêve entr'ouvrant d'épouvante sa lèvre,
Il cria par trois fois : Au loup ! au loup ! au loup !

S'éveillant à ce cri, le chien, qui se redresse,
Bondit vers l'huis fermé dont il gratte le bois,
Et tremblant de fureur sous son poil qui se dresse,
Il emplit le logis de féroces abois.

Le vieillard retomba sur sa couche. Le râle
Bruissait dans sa gorge. Au pied du lit, le chien
Se rendormit, et dans cette ombre sépulcrale,
Hors ce râle lugubre, on n'entendit plus rien.

La nuit passa. — Du jour la lueur blanchissante,
Par un étroit chassis ouvrant sur l'Orient,
Eclaira le réduit, et l'aurore naissante
Fit un nimbe d'opale au vieux pâtre expirant.

L'immortelle baisa sa paupière glacée
Et son front accablé d'un immense sommeil...
Que de fois sur les monts il l'avait devancée,
D'un regard amoureux épiant son réveil !

Quelques heures plus tard, un passant d'aventure
Entendit sous ce toit des brebis qui bêlaient,
Réclamant de concert l'ordinaire pâture.
Les hurlements d'un chien à leur voix se mêlaient.

Il leva le loquet de l'huis, et la chaumière,
S'éclairant tout à coup, laissa voir au passant,
Immobile et raidi dans un flot de lumière,
Le corps du vieux berger sur la paille gisant.

Un de ses bras pendait. Du pied de cette couche
S'élevait par instants comme un sanglot humain :
C'était le pauvre chien, qui, gémissant, farouche,
Veillait sur le cadavre et lui léchait la main.

1875.

LA RIME ET LA RAISON.

Quand, au lieu de planer, sereine, au firmament,
Dans un fiacre banal tu roules cahottée
Le front chargé d'ennuis et l'aile garottée,
O muse, je comprends ton désenchantement.

N'est-il pas regrettable aussi que, par moment,
Entre le sens des mots et leur son ballottée,
Il te faille subir une rime effrontée
Qui, bravant la raison, détonne étrangément ?

Si la raison prévaut, la rime reste en panne.
— A ce mot la voilà qui répond : *frangipane* —
Vainement tu gémis de tant de déraison,

Et, lorsque rappelant tout ce qui concilie,
De vivre en bon accord, Muse, tu les supplie,
Tu ne fais qu'irriter la rime et la raison.

1875.

A MM. P.... ET H....

« L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace. »
Jamais assurément ce vers ne vous plaira,
Et, fût-il de Boileau, jamais il ne pourra
Parmi tous vos souhaits obtenir une place.

Un ciel clément pour vous est dépourvu de grâce. —
Conservée au Spitzberg et bue au Sahara,
La bière (qui te brave, ô vil philloxera !)
Ferait presque oublier le vin qu'elle remplace.

Vous lui fîtes à Ruoms un rare monument,
Au pied duquel la vague expire mollement
Et dont le toit superbe au grand soleil flamboie.

Que le Pactole y coule à brassins continus !
C'est notre vœu. Voyez sourire Cambrinus ;
La bière de ses yeux jaillit en pleurs de joie.

1875.

SEUL.

Homme, sois attentif ! un pas silencieux
Suit ton pas. C'est la mort qui gagne de vitesse.
Elle te frappera dans l'ombre et la tristesse,
Sans amour sur la terre, esseulé, soucieux.

Homme, ton cœur en haut ! des profondeurs des cieux,
Le vainqueur de la mort, qui connaît ta détresse,
D'un mot saura changer en force ta faiblesse,
Et sa royale main te fermera les yeux.

A l'ombre de la croix, il est un coin de terre
Où les vers du tombeau, quand tu seras poussière,
Attendront vainement les fils que tu n'as pas.

Voilà que l'heure vient... prie et répands ton âme
Au sein du Christ, afin qu'il soit pour toi la femme
Et les proches qui vont manquer à ton trépas !

1876.

ESQUISSES RURALES.

LE SITE ET LA MAISON.

Une large vallée, ombreuse et verdoyante,
Qu'entoure de coteaux une ligne ondoyante,
Et qu'entr'ouvre à l'aurore aussi bien qu'au couchant,
Une brusque échancrure où roule, en se cachant
Entre des bords ardus et des roches perfides,
Une rivière aux flots murmurants et limpides ;
Un gros bourg, qui s'étale à l'angle du vallon,
Et de ses toits épars couronne un mamelon ;
Dépassant les sommets voisins, une colline
Ensoleillée et qui le long du val incline
Ses larges flancs creusés en forme de ravin,
D'où l'on tire la soie et l'olive et le vin ;
Tel est le cadre du tableau.

Dans la vallée,
Au point central, se cache une maison voilée
D'un rideau de mûriers formant de toute part
A ses murs effrités un verdoyant rempart.
Cet agreste manoir, dont la tuile moussue
Marque la vétusté, n'a qu'une seule issue.
Une galerie haute, en regard du midi,
Se récrée au soleil, et d'un air attiédi,
Même au temps des frimas, hume la douce haleine ;
A travers la feuillée elle a jour sur la plaine.
C'est le salon d'hiver aux champs. — Un escalier
Massif et soutenu par un double pilier,
Rend facile l'accès d'une cour encadrée
De murs dont une porte en bois masque l'entrée.
Plane et vide aux beaux jours, quand l'automne jaunit,
Par des soins prévoyants cette cour se garnit
D'un tapis de buis vert dont plus tard les ramées
Serviront d'aliment aux terres affamées.
Dans un angle du mur, abrité d'un arceau,
Un puits, haut de margelle, avec son double seau,
Verse tous les matins dans une auge profonde,
Ouverte à ses côtés, le tribut de son onde.
Un mûrier centenaire, à quelques pas plus loin,
De l'enceinte rustique ombrage l'autre coin.
Vénérable, il étale au regard son feuillage
Et, quoique mutilé, reste vainqueur de l'âge.

Son tronc large et noueux se divise en deux parts
Et forme deux faisceaux de ses membres épars.
Ce Nestor des mûriers, bien que son diadème
Ait perdu sa splendeur, a l'attrait d'un poëme.
Quand les hôtes ailés de la cour, chaque soir,
Gagnent les branches qui leur servent de perchoir,
Des passereaux rageurs la bruyante volée,
Qu'irrite leur aspect, tourbillonne affolée.
Parfois un chat pervers, dégoûté des souris,
Y vient en tapinois guetter un lézard gris,
Ou le tendre oisillon, qui, dès son premier âge,
S'essaie à voleter à travers le branchage.
Que de drames sanglants, que de scènes d'amour
Cet arbre n'a-t-il pas vus jouer tour à tour !
Que de tendres soupirs, de langoureux murmures
N'a-t-il pas entendus sous ses vertes ramures !

LA FAMILLE.

Mais il est temps enfin de gravir l'escalier
Et de nous présenter au seuil hospitalier.
La porte est grande ouverte. Entrons. — Une cuisine
Pauvre mais spacieuse et décente, où domine
L'ordre et la propreté, s'offre à nous. Son aspect,
Dès le premier abord, commande le respect

Et dénonce les soins d'une main attentive.
Au milieu de la pièce une table massive
Reluit, devant laquelle une femme est debout,
Portant de ses deux mains une soupe qui bout
Et fume en exhalant de pénétrants aromes.
C'est l'heure du repas. — Voici venir trois hommes
Qui, sans cérémonie et sans aucun retard,
Du potage fumant prennent chacun leur part.
Deux brillent de jeunesse et la vingtième année
N'est pas pour ces beaux gars depuis longtemps sonnée.
Le troisième, dont l'âge excède cinquante ans,
Commence à ressentir les injures du temps,
Et sa taille fléchit. Celui-là c'est le père,
Les autres sont ses fils, la femme c'est leur mère.
Grave et silencieuse, elle ne s'assied point,
Assidue à remplir toujours, de point en point,
L'office de servante et de matrone antique.
Des femmes de son rang fidèle à la pratique,
Elle mange debout, son assiette à la main,
S'occupant d'aujourd'hui, sans oublier demain.
Le repas est succinct, un dîner de ménage ;
La soupe en fait le fond, puis vient, selon l'usage,
En guise de hors-d'œuvre, une tranche de lard
Que la femme dépose au-devant du vieillard.
Rien de plus. Pour boisson la piquette nouvelle
Qui, bue avec excès, troublerait la cervelle.

Aux champs tous les repas sont des temps de repos :
On mange avec lenteur, tandis que les propos
S'échangent à l'entour de la table frugale.
Conformant leur pratique à la mode rurale,
Le père et ses deux fils conversent en dînant,
Et de leur entretien l'ordinaire aliment
C'est l'ordre des travaux que la saison ramène ;
C'est l'emploi discuté des jours de la semaine ;
Les pronostics du temps ; puis, important détail,
Le prix courant des grains, des foins et du bétail ;
En un mot, ce qui fait et la joie et la peine
Des pauvres campagnards. — Ne se mêlant qu'à peine
A ces divers propos, affairée et debout,
Sans jamais se lasser, la femme veille à tout.

Le repas terminé, chacun reprend sa tâche.
Le chien de la maison, qui suit leurs pas, s'attache,
Fidèle compagnon, au plus jeune des fils,
L'industrieux Germain, dont il reçut jadis
Les meilleurs soins, un jour qu'une mule en furie
L'avait laissé pour mort au seuil de l'écurie.

Les terres du domaine, entourant la maison,
Offraient de part en part, au gré de la saison,

Des produits variés, merveilles de culture,
Dont l'honneur revenait bien moins à la nature
Qu'à l'application constante et qu'aux efforts
De ces vaillants garçons aux bras souples et forts.
De moyenne étendue, et sans être bien riche,
Le sol, qu'ils amendaient, ne restait point friche.
Le père à ces travaux donnait l'impulsion,
Et tout s'accomplissait sous sa direction.

Vous vous dites sans doute : — « Ah ! l'heureuse famille,
Où l'union des cœurs la plus étroite brille,
Que la simplicité native de ses goûts
Arme contre l'envie et les lâches dégoûts ! »
Hélas ! vous savez bien qu'il n'est sur cette terre
Point de félicité qu'on puisse dire entière !
Ce père avait l'amour de la propriété ;
Comptant sur l'avenir, il s'était endetté
Pour arrondir d'un champ son modeste domaine :
Or toute dette est lourde à qui vit dans la gêne.
Il ne tenait pas moins à transmettre en entier
Ses biens au fils aîné, son futur héritier,
Qui, le cas échéant, paîrait en numéraire
La réserve légale afférente à son frère.
(O vous qui m'entendez, Muse, pardonnez-moi
Ce style de basoche et ces termes de loi !)

Cheminant vers son but avec persévérance,
Le vieillard sur ce fils fondait son espérance.
Sensible, sérieux et le cœur sur la main,
De bon conseil à ceux qui suivaient son chemin,
Tous disaient de Marcel (c'est ainsi qu'il se nomme)
Qu'il serait, avant l'âge ordinaire, un maître homme
Et qu'il saurait, jaloux de l'honneur de son nom,
Agrandir sa fortune autant que son renom.
L'enfant justifiait par un mérite rare
Ces éloges dont nul ne se montrait avare,
Et que l'on reportait avec même raison
Sur tous les habitants de l'honnête maison.

Un vice dégradant, une passion vile
Et funeste, au village aussi bien qu'à la ville,
A pour le campagnard un redoutable attrait,
On peut la signaler d'un mot : le cabaret.
Ce mot qui sous-entend le jeu, le vin, l'ivresse,
L'oubli de la famille et les goûts de paresse,
Aux yeux du paysan brille comme un flambeau.
Voyez-le tressaillir à l'aspect d'un rameau
Étalant son panache au front d'une boutique
Où s'ébat trop souvent la débauche rustique,
A l'heure où les buveurs, ignobles échansons,
S'étourdissent au bruit des brocs et des chansons.

Dieu juste ! se peut-il que de pareils infâmes
Aient charge de vieillards et d'enfants et de femmes,
Et qu'au foyer privé de tendresse et de pain
Ces lâches déserteurs ne laissent que la faim !
Êtres perdus d'honneur, sans remords, sans vergogne,
Et blasés à ce nom d'affreux mépris : ivrogne;
Vous en rencontrerez chaque jour deux ou trois
Face à face attablés dans ces bouges étroits
Où tout, jusques à l'hôte, exhale un goût de lie,
Où l'ivresse chronique enfante la folie.
D'une lèvre idiote avalant le poison,
Ils n'ont d'autre souci qu'éteindre leur raison.
Suicide continu, la funeste habitude
Imprime sur leurs traits le sceau de l'hébétude.
Suivez-les du regard sortant du cabaret ;
Ils perdent l'équilibre à chaque temps d'arrêt,
Escortés des enfants dont ils sont la risée,
Le front bas, l'œil éteint, la paupière affaissée,
Objets d'aversion profonde et de dégoût,
Immondes à ce point de souiller un égoût.
Qui donc reconnaîtrait ton chef-d'œuvre, ô nature !
Dans cette repoussante et sale créature ?

Je me hâte, lecteur, de vous certifier
Qu'à ce vice honteux loin de sacrifier,

Marcel et tous les siens ne se contraignaient guère
Pour le honnir tout haut et lui faire la guerre,
Lorsque, étalant sans frein sa basse passion,
Un ivrogne excitait leur indignation.

LES ACCORDAILLES.

Marcel touche à la fin de son cinquième lustre,
Cet âge où la beauté de l'homme est dans son lustre,
Où chez le campagnard la question d'hymen
Sollicite et commande un soigneux examen.
Il faut de ses aïeux (glorieuse est la tâche)
Qu'il prolonge la chaîne et par l'hymen rattache
L'avenir au passé.— Les parents de Marcel,
Dans ce but, à leur fils songeaient à faire appel,
Et sans trêve cherchaient à découvrir la trace
D'une bru dont le sang se mêlât à leur race.

Un jour le père alla visiter un cousin,
Homme de sens, fixé dans un hameau voisin,
Et lui fit part, après les compliments d'usage,
De ses perplexités touchant le mariage

De Marcel : — « Sauriez-vous, lui dit-il, un parti
Honnête, avantageux, et qui fût assorti
A notre état, nos goûts, notre façon de vivre ?
Je sais que vos conseils sont toujours bons à suivre ;
Parlez-moi sans détour... » Le cousin, un moment,
Se prit à réfléchir, et puis soudainement :
— « Je crois, répliqua-t-il que je tiens votre affaire :
Jamais, j'en suis certain, vous ne pourriez mieux faire ;
Une fille superbe et sage, un vrai trésor,
Qui sait garder sa langue et vaut son pesant d'or.
Cette perle de fille habite notre plaine,
Et plus d'un la voudrait. Son nom est Madeleine...
— « Madeleine Justin ?... Certes, je la connais,
Et je tombe d'accord sur son mérite, mais...
— « Mais quoi ?... l'on vous dira, peut-être, qu'elle est fière,
Que pour certaines gens son abord est sévère,
Qu'elle s'estime trop... Moi, je suis convaincu
Que réserve et fierté chez elle c'est vertu.
Sa famille est honnête, et, bons propriétaires,
S'ils sont à court d'argent, ils ont beaucoup de terres :
Il en est deux surtout qui joignent votre bien
Et qu'on pourrait donner en dot ; vous savez bien
Qu'elles sont de valeur... — « Certes, mais qui peut dire
Que, cherchant autre part ce que leur cœur désire,
Madeleine et Marcel à cet arrangement
Ne refuseront pas leur acquiescement ?

— « Sur ce point vous pouvez, cousin, dormir tranquille ;
C'est plus sûr que de prendre à la main une anguille.
J'ai de bonnes raisons pour vous parler ainsi ;
Vous allez en juger ; oyez un peu ceci :

Marcel, dernièrement, vint me voir un dimanche ;
C'est un bon raisonneur et qui jamais ne tranche,
Sans y bien réfléchir, la moindre question :
Pour moi, je goûte fort sa conversation.
Le jour passait. Assis devant cette fenêtre,
Nous vîmes, tout à coup, Madeleine paraître.
Elle suivait d'un pas rapide le sentier
Qui, coupant mon champ-mas, fait deux parts de l'entier.
Elle avait revêtu ses atours du dimanche,
Son bonnet à dentelle avec sa robe blanche,
Et venait de la ville. En nous voyant tous deux,
Elle parut troublée, et, baissant ses beaux yeux :
— « Bonsoir, bonsoir, voisin, et votre compagnie... »
— « Bonsoir, bonsoir pour deux, Madeleine, ma mie... »
Marcel, au même instant : — « Cousin, il se fait tard ;
Au revoir ; je m'en vais, crainte d'être en retard. »
Je le suivis de l'œil. La belle avait l'avance,
Mais il sut raccourcir promptement la distance.
Comme le sentier fourche, ils allaient tous les deux
Marcher en sens inverse en retournant chez eux.

Sans doute elle y songea la douce Madeleine,
Car, insensiblement, non pour reprendre haleine,
Mais pour que votre fils plus vite l'atteignît,
Elle traînait le pied quand il la rejoignit.
Ce qu'il lui dit alors je ne pouvais l'entendre;
Ce devait être aussi respectueux que tendre,
On n'en saurait douter. Se tenant par la main,
Ils suivirent paresseusement leur chemin,
Jusqu'à ce que, là-bas, changeant d'itinéraire,
Ils se dirent adieu. Suis-je donc téméraire
De croire, après cela, qu'ils s'aiment?... C'est certain!
Vous pouvez donc sans crainte aller voir les Justin.»

Le vieillard rapporta l'entretien à sa femme,
Et fit naître l'espoir en la pauvre chère âme.
Quant à son fils Marcel: — « Eh! l'amoureux sournois!
Est-il vrai, lui fit-il, qu'on parle en tapinois
A celle de Justin?... Pourquoi ne m'en rien dire?
Craignais-tu par hasard de t'attirer mon ire?
Explique-toi...— «C'est vrai, mon père, j'y songeais,
Mais ne connaissant pas sur ce point vos projets...
— « Mes projets sont les tiens... Marcel, puisque tu l'aime,
Je veux, et dès demain, sans faute, aller moi-même
La demander pour toi.»

Le lendemain matin,
Ainsi qu'il l'avait dit, il alla chez Justin.
Le cousin que l'on sait était de la partie.
La jeune fille aux champs, dès l'aurore, partie,
N'était pas de retour, mais il importait peu ;
D'avance l'on pouvait compter sur son aveu.
On leur fit de tous points un accueil favorable,
Et leur démarche obtint le succès désirable.
Il fallut s'attabler, et, tout en discourant,
De l'une et l'autre part on se mit au courant
Des libéralités que chacun voulait faire
En faveur des époux : c'était la grande affaire.
Dès que l'on eut réglé les questions d'apport
Et que sur les détails on se fut mis d'accord,
Justin, comme on choquait joyeusement les verres :
— « Compère ! exclama-t-il, Madeleine et les terres
Que vous aurez de moi, sont, le savez-vous bien ?
La meilleure et la plus belle part de mon bien.
Je ne suis point ici pour vous vanter ma fille,
Mais lorsque vous aurez joué de la faucille
Dans ces blés de là-haut roux comme le soleil,
Vous direz qu'on vous fit un cadeau sans pareil.
Quels chanvres plantureux, et quels colzas superbes !
Saurez-vous, dites-moi, que faire de vos gerbes ?
Ah ! sans l'éloignement, cause de désarroi,
Je ne lâcherais point ces deux morceaux de roi ! »

On sait que, du petit au grand, le mariage,
A proprement parler, est un maquignonnage.
Aussi, marché conclu, Justin faisait encor
Valoir sa marchandise et vantait son trésor :
« Qu'est l'argent, disait-il, au respect de la terre ?
Le rentier n'atteint pas, certe, au propriétaire.
On devrait bien en tout considérer la fin :
Mange-t-on du métal pour apaiser la faim ?
D'ailleurs, vous le savez, les écus n'ont pas d'anse,
Ils vous glissent des doigts quand on les met en danse,
Au lieu que le bien fonds, après les mauvais jours,
En friche ou cultivé se retrouve toujours. »

Au village, le verre en main, la causerie
Dégénère aisément en avocasserie.
Le paysan emprunte à sa position
Le jugement qu'il rend en toute occasion.
S'il change de fortune il change aussi de thème
Et l'adulation remplace l'anathème.
Le cousin de Marcel, qui d'un regard profond
Mesurait de Justin la surface et le fond,
Réprimait à grand peine un sourire ineffable,
Car il croyait ouïr ce renard de la fable,
Lequel, ayant perdu sa queue au traquenard,
Jugeait cet appendice inutile au renard.

On se dit au revoir ! et les mains se serrèrent.
Au moment où les deux cousins se retirèrent,
Le vallon miroitait sous les feux du soleil,
Et ses massifs ombreux se glaçaient de vermeil.
Tout souriait aux champs, les hommes et les choses,
Car on entrait en plein dans la saison des roses.
Nos braves campagnards marchaient, le cœur joyeux,
Quand, à quelque distance, apparut à leurs yeux,
Suivant un des sentiers qui sillonnent la plaine,
Ses bras nus arrondis sur son front, Madeleine.
Un faisceau de verdure, entremêlé de fleurs,
Où de la fraîche aurore étincelaient les pleurs,
Reposait sur sa tête, et, voilant son visage,
Dans ses balancements effleurait son corsage.
Deux chevreaux la suivaient, capricieux lutins,
Folâtrant, se cabrant, heurtant leurs fronts mutins.

Transportez avec vous cette belle vallée
En Arcadie, aux bords enchantés de l'Alphée;
Peuplez ces champs, ces bois, ces sommets radieux
De nymphes, de sylvains, de faunes et de dieux,
Madeleine sera la jeune canéphore,
Allant à sa déesse offrir les dons de Flore
Et faire un sacrifice à l'autel du destin.
Mais à quoi bon mêler la fille de Justin

Au souvenir confus de ces riants mensonges?
En regagnant son mas, elle fait d'autres songes;
Elle pressent d'instinct ce qui l'attend là-bas,
Et, le sein palpitant, elle hâte le pas.

Revenons à Marcel. — Si c'est le bien suprême
D'être uni pour toujours à la femme qu'on aime,
Ce jeune campagnard, d'entre les amoureux,
Ne peut assurément qu'être le plus heureux.
Plus d'appréhensions et plus d'inquiétude!
L'espérance pour lui se change en certitude;
Il passe au rang d'époux, sans cesser d'être amant;
L'hymen de sa tendresse est le couronnement.
Voyez-le chez Justin, auprès de sa promise,
Parlant de son bonheur dont la date est remise
A la fin des travaux consacrés aux moissons :
Ne lui semble-t-il pas que, forçant les saisons,
Le ciel devrait mûrir les blés avant le terme!
Ah! comme il va se mettre aux sillons fort et ferme!
Elle, riant : — « Faut-il que je m'y mette aussi? »
Demanda-t-elle, un jour qu'ils devisaient ainsi.
Plus il se rapprochait de la date fixée,
Plus Marcel recueillait au fond de sa pensée
Des promesses d'amour et de félicité.
Cet avenir c'est Dieu qui l'avait décrété,

Et cette voix d'en haut qui lui parlait à l'âme,
Murmurait vaguement un chant d'épithalame,
Tandis qu'autour de lui, concert universel,
Les échos répétaient : Marcel, heureux Marcel !

L'ÉPREUVE.

La chaleur est brûlante, et le soleil qui penche,
En poursuivant son cours vers l'Occident, épanche
Sur la terre embrasée un torrent de rayons
Roulant ses vagues d'or à travers les sillons.
En butte aux traits de feu dont l'astre le harcèle,
Le front du moissonneur incessamment ruisselle.
On n'entend rien hormis le faible craquement
Que produit, au tranchant de l'acier, le froment.
Cependant le soleil, majestueux, décline,
Tandis qu'à l'Orient l'ombre des corps s'incline ;
Le soir vient, et voilà qu'à travers le vallon,
Une brise légère, un souffle d'aquilon
Glisse et, rasant le sol, dans les guérets soupire.
Sous son vol, aussitôt, tout s'anime et respire.
Avec le crépuscule, un murmure profond,
Formé de mille bruits que l'oreille confond,

Comme d'un cœur trop plein s'élève de la terre.
C'est l'heure solennelle où le poëte austère,
Qui s'isole du monde et se plaît au désert,
Mêle un hymne d'amour à ce vaste concert.

Au signal de Vesper, l'étoile d'or, qui brille,
Le moissonneur s'éloigne, emportant sa faucille.
Gardienne du manoir, la mère de Marcel,
Vigilante, dépose et le pain et le sel
Pour le repas du soir, sur la table rustique,
Et suspend au-dessus la lampe domestique,
Le *Lum* traditionnel dont l'avare clarté
S'éclipserait devant l'ombre des nuits d'été.
Elle attend ses deux fils et son époux, car l'heure
Vient où les moissonneurs regagnent leur demeure.
Les voici... son oreille a reconnu leur pas.
Marcel est le premier : « Mère, je suis bien las...
Fait-il en se laissant tomber sur une chaise,
« Heureusement tout est fini. Mais quel malaise
Étrange que le mien !... Mère, sais-tu pourquoi
Cette lampe, ce soir, s'agite devant moi,
Et pourquoi le plafond me semble tout en flamme?...
— « Tu badines ? Marcel... lui dit la pauvre femme
Qui se sentait le cœur serré par un frisson ;
« C'est un peu de fatigue, au temps de la moisson.

Ne t'inquiète pas et viens te mettre à table. »
— « Aujourd'hui la chaleur était insupportable,
Dit le père, et Marcel qui voulait en finir
A travaillé pour deux. » — « C'est à n'y point tenir,
Dit à son tour Germain. Que sert-il d'être un homme,
Si l'on fait le métier d'une bête de somme !... »

Marcel ne parle point ; on le voit tressaillir,
Puis, poussant un cri rauque, il semble défaillir.
Ensemble auprès de lui les deux hommes s'empressent,
Le prennent sous le bras, sur ses pieds le redressent,
L'emmènent chancelant, et la mère les suit,
Voulant à son chevet veiller toute la nuit.

Nuit cruelle ! Marcel, que la fièvre dévore,
Ne goûte aucun repos, du soir jusqu'à l'aurore ;
Ses membres agités par des tressaillements
Convulsifs, ses cris et ses gémissements,
Présages de malheur, épouvantent la mère :
Elle tremble, elle pleure, en sa douleur amère ;
Elle parle à son fils qui ne lui répond pas,
Comme s'il n'entendait que l'appel du trépas.
En vain elle répand sur sa tempe embrasée,
Pour apaiser sa fièvre, une fraîche rosée ;

L'œil est hagard, le front semble près d'éclater,
Le délire s'accroît; on entend se heurter
Sur ses lèvres des mots, parmi lesquels à peine
Se distingue le nom chéri de Madeleine.

Au point du jour, Germain partit dans le dessein
D'aller, sans nul retard, quérir un médecin.
Son air d'inquiétude et sa vive insistance
Obtinrent du docteur qu'il ferait diligence.
L'homme de l'art, fervent disciple de Broussais,
Et qui n'en était point à ses premiers essais,
En voyant de Marcel la face convulsée,
L'œil sans regard, eut tout aussitôt la pensée
Qu'il s'agissait ici d'une insolation
Dont la blonde Cérès était l'occasion.
A cette fièvre ardente et sans intermittence
Il ne connaissait qu'un moyen de résistance :
Affaiblir le malade afin d'atténuer
La violence du mal et de diminuer
Les chances d'une issue imminente et fatale.
Paradoxe apparent, vérité doctrinale :
On ne pouvait sauver le sujet qu'en versant
La moitié, si ce n'est les deux tiers de son sang.
Le docteur mérita d'être appelé barbare ;
Jamais de sang humain on ne fut moins avare ;

Devait-on l'en blâmer ? nous n'en jugerons pas ;
Toujours est-il qu'ayant, entre vie et trépas,
Passé huit jours en proie aux ardeurs de la fièvre
Qui cause son délire et dessèche sa lèvre,
Ce brave fils, exsangue, inerte, anéanti,
De la mort par le fait se trouva garanti.
Etait-ce à la science ou bien à la nature
Qu'il devait son salut en cette conjoncture ?
L'honorable docteur n'admettait certes point
Que l'on pût élever un doute sur ce point.

Marcel reprit enfin un peu de connaissance,
Et pour lui commença toute une renaissance.
La limpide naïade, habitante du puits,
Avait seule humecté sa poitrine, depuis
L'invasion du mal. La nature épuisée
Réclamait maintenant plus que de la rosée.
Les œufs tous frais pondus, le laitage écumant
Fournirent à sa faim le premier aliment.
Ses forces renaissant, le souvenir fidèle
Des choses d'autrefois revint à tire-d'aile.
Comme un sombre nuage au bord d'un ciel d'azur,
Un seul point à ses yeux restait encore obscur :
C'était les quelques jours d'effroyable détresse,
Durant lesquels, son front, que le délire oppresse,

Rayonnait la folie, et que son œil hagard,
Aveuglé par le sang, n'avait plus de regard.
Ces heures où, le cœur plein d'angoisse et d'alarmes,
Et pressant ses deux mains qu'elle arrosait de larmes,
Sa mère avait vécu dix ans dans une nuit,
Étaient une ombre vaine, un pur néant pour lui.
Madeleine, en ce temps, deux fois était venue
S'asseoir à son chevet sans qu'il leur reconnue.
En vain à son ouïe elle avait fait appel ;
Il ne répondait plus à son nom de Marcel.
Étouffant ses sanglots et l'âme déchirée,
Deux fois elle s'était sans espoir retirée.

Le maître du manoir, en ces jours de malheur,
Donnait un libre essor à sa vive douleur.
Perdre son fils et voir s'évanouir son rêve
C'étaittrop à la fois ! il s'exclamait sans trêve,
Et ne tarissait point d'accuser le destin
Qui, la table dressée, emportait le festin.
Chasser de son cerveau la mémoire importune
De ce souris moqueur de l'avare fortune,
Il l'essayait en vain ; jour et nuit ce penser
Le tenait ; il perdit le boire et le manger.
Des champs qu'il convoitait les récoltes splendides,
Comme pour le narguer, à ses regards avides

Étalaient, cet an là, leur opulent trésor.
Rayonnant au soleil, des tas de gerbes d'or
Encombraient les sillons. — O la terre ! la terre !
Orgueil de l'enrichi, rêve du prolétaire ;
Au village tu meus des flots d'ambition,
Et tu ronges les cœurs, ardente passion !

Cet homme, en quelques jours, devint méconnaissable ;
Le céleste veto, barrière infranchissable,
Devant lui se dressait : il pouvait en mourir,
S'il eût dû plus longtemps de la sorte souffrir.
Marcel ressuscité, ce fut un vrai délire
D'ivresse et de bonheur impossible à décrire.
A ses deux sœurs Lazare, au sortir du cercueil,
Ne fit pas plus de joie après un plus grand deuil.

Deux mois plus tard, Marcel épousa Madeleine.
A cette occasion, la demeure fut pleine
De parents et d'amis empressés et joyeux
De festiner ainsi que faisaient leurs aïeux.
Le salpêtre enflammé, jouant le premier rôle
Avec le vin du crû, prit d'abord la parole.
Borne, le violoneux, aveugle, qu'un gamin
Tout le long des sentiers conduisait par la main,

Joua des rigodons et des vires antiques,
Auxquels sa voix mêlait des refrains drôlatiques,
Tandis que les danseurs, par couples enlacés,
Marquaient le rhythme à coups de talon cadencés.
A minuit, les garçons — mode à présent vieillie —
Aux nouveaux mariés portèrent l'eau bouillie.
Jusques au lendemain la bombance dura,
Puis, disant : *Adiousia !* chacun se retira.

Le père cependant, le cœur plein d'assurance,
Glorieux, et le front rayonnant d'espérance,
Comptait et recomptait les revenus du bien
Ardemment convoité qui s'ajoutait au sien ;
En faisait une épargne ; affranchissait sans peine,
Pour peu que Dieu lui vînt en aide, son domaine ;
Récrépissait les murs délabrés du manoir ;
Dans la cour, près du puits, maçonnait un lavoir ;
Doublait la profondeur de sa magnanerie,
Et construisait en face une ample bergerie :
Puis, avant de mourir, il saurait bien encor
Égayer ses regards d'un cent de louis d'or.

O Perrette ! Perrette ! immortelle laitière,
Qui de nous n'a refait ta fable tout entière,

Comptant sur l'avenir ? Si prévoyant qu'il soit,
L'homme dans ses calculs aisément se déçoit
Et voit crouler son rêve. Elle est longue la liste
Des faiseurs de projets que le grand fabuliste
Vise en cet apologue applicable à la fois
Au dernier des mortels, au plus puissant des rois !
Nous passons notre vie à lancer dans l'espace
Des bulles de savon qu'un léger souffle efface,
Et puis nous nous plaignons... heureux s'il ne fallait
S'attrister et gémir que pour un pot au lait !

LA VEILLÉE.

Voilà six ans passés depuis cette journée
Où, dans l'enchantement d'un heureux hyménée,
Nos deux chers amoureux, Madeleine et Marcel
Ont lié leurs destins, à la face du ciel.

Les champs ont pris le deuil ; nous sommes en automne :
On entend un bruit sourd, continu, monotone,
Que fait l'aile du vent roulant en tourbillons
La feuille et le brin d'herbe à travers les sillons.

C'est le soir. La nuit tombe, et la bise, qui pleure,
D'un sourd gémissement emplit cette demeure
Où règne le silence, où, debout sur le seuil,
Dans l'immobilité veille le mauvais œil.
L'humble manoir n'a point, durant cet intervalle,
Changé d'aspect : voici la pièce principale
Dont, maintenant encor, l'ordre et la propreté
Font un contraste heureux avec sa pauvreté.
Comme autrefois, le lum de sa clarté rougeâtre
Eclaire le plancher, pendant qu'au fond de l'âtre
Brûlent, comme à regret, quelques tisons fumeux,
Autour desquels s'élève un demi-jour brumeux.
Aux deux coins du foyer sont assis, face à face,
Dans la vague pénombre où leur profit s'efface,
La femme avec l'époux, ces anciens du manoir,
Étrangement vieillis, et qui font peine à voir,
Lorsque, par intervalle, un rayon de lumière
Se répand sur leur front et baigne leur paupière.
Les coudes aux genoux, le menton dans la main,
Morne, l'homme n'attend plus rien du lendemain,
Car tout n'est qu'ombre au fond de son âme attristée,
Et les plis de sa tempe aride et dévastée
Adressent au trépas un lamentable appel.
Tout en face de lui, la mère de Marcel,
La quenouille au côté, penche sa tête pâle
Et semble frissonner au bruit de la rafale

Qui se lamente et gronde, au dehors, dans la nuit.
Le frond lourd de stupeur, de tristesse et d'ennui,
En filant sa quenouille, elle ploie, abattue,
Et sa prunelle a des regards blancs de statue.
A quelques pas plus loin, sous le rayonnement
De la lampe rustique, un visage charmant
De femme jeune encor, se détache de l'ombre,
Et, plus doux que le lum, éclaire la pénombre :
Elle est triste pourtant, et le hardi plongeur
Qui saurait explorer l'abîme de son cœur,
La prendrait en pitié. Regardez-la, pensive,
Assise à l'un des bouts de la table massive ;
Le regard fixément à son œuvre attaché,
Elle tient une aiguille et coud, le front penché.

O sort inexorable, influence fatale,
Qui, sous ce pauvre toit, à nos regards étale
La détresse et le deuil, permets que nous voyions
D'un éclair de bonheur au moins quelques rayons !
Loin du foyer, un homme, à l'apparence rude,
Est assis au-devant d'une large cornude.
Un chien dort à ses pieds ; sur sa cuisse un bambin,
A cheval, semble mu par le fil d'un pantin.
Une bêche à fer plat qu'il a sous lui posée,
Jusqu'à l'urne de chêne avance, disposée

De sorte que sa main racle au tranchant du fer
Des épis de maïs desséchés au grand air,
Et dont les grains dorés, comme un flot qui ruisselle,
Roulent dans la cornude avec un bruit de grêle.
Pendant cela, l'enfant, du geste et de la voix,
Excite sa monture et, de ses petits doigts,
Lui tire les cheveux, l'agace, la taquine
Jusqu'à ce qu'à la fin, prenant sa grosse mine,
L'égraineur de maïs gronde profondément.
Voilà qui met le comble à son ravissement ;
D'ivresse et de bonheur notre marmot délire ;
Il se tord de plaisir, et ses éclats de rire
Meurent sous les baisers, proches voisins des pleurs,
Que Germain fait pleuvoir sur ses joues en fleurs ;
C'est la vengeance du pauvre Croque-mitaine.

Que fait, en cet instant la triste Madeleine ?
Suspendant sa couture et redressant le front,
Elle suit d'un regard anxieux et profond
Cette scène, tandis qu'une perle liquide,
Débordant de son cœur, voile son œil humide.

Ceux-là vous sont connus, lecteur, hormis l'enfant,
Personnage nouveau, que son âge défend

Contre les noirs soucis et la crainte importune.
Est-ce donc pour fléchir ou braver la fortune
Qu'il reçut en naissant l'heureux nom de Prosper,
Comme s'il suffisait d'un mot pour échapper
Aux rigueurs du destin ?
Un acteur manque encore ;
C'est Marcel. Celui-là ni le soir ni l'aurore
Ne le ramèneront... voilà bientôt deux ans
Qu'il dort dans le cercueil. Les labeurs écrasants,
Éteignant sa vigueur sans lasser son courage,
Il avait jusqu'au bout tenu tête à l'ouvrage.
La mort en eut raison : c'est l'ordinaire sort
De qui ne borne point à ses forces l'effort.
Écrivain, laboureur, artiste, mercenaire,
Ouvrier de la gloire, ouvrier du salaire,
Et bien d'autres encor... qu'il en est de ceux-là
Qui provoquent la mort à dire : — Me voilà !

UN ONCLE.

Voyez ce qui se passe au sein d'une famille
Adonnée au travail champêtre, et qui fourmille
D'enfants : N'est-il pas vrai que la plupart d'entre eux
Sont, par grâce d'état, le plus souvent heureux ?

Ceux qui par habitude, ou bien par caractère,
Autour de leur berceau, s'attachent à la terre,
Y vivent enlacés dans le puissant lien
D'un charme impérissable et tout virgilien.
Le foyer, le champ-mas, le rucher, la prairie,
La vigne où le figuier au pampre se marie,
Le ruisseau babillard où les ranes, le soir,
Font succéder leur chant au bruit clair du battoir,
Sur le bord du sentier, une yeuse isolée,
Comme une femme en deuil, de ses rameaux voilée,
Tout ce qui parle aux yeux, tout ce qui parle au cœur
Les fait mouvoir au gré de son attrait vainqueur.
O source intarissable, en délices féconde,
Heureux celui qui peut s'abreuver de ton onde !

Dès qu'on a dépassé cet âge triomphant
Où la robe virile est offerte à l'enfant,
A l'heure de choisir le parti qu'on doit prendre,
D'une angoisse secrète on ne peut se défendre.
Ah ! comme le cœur bat, et que l'on comprend mieux
L'amour du sol natal, le culte des aïeux
Et de la paix des champs la douce accoutumance !
Hé ! quoi ! faudra-t-il donc qu'à vingt ans on commence
Un nouvelle vie en pays inconnu
Où l'on n'est jamais sûr d'être le bien venu ?

Au foyer paternel n'aurait-il plus de place
Ce généreux enfant qui jamais ne se lasse,
Tant que dure le jour, n'importe la saison,
De mettre tous ses soins au bien de la maison?
Vivre et mourir ainsi, c'est tout ce qu'il désire :
Qui pourrait à ce vœu refuser de souscrire?
Il restera garçon, le sort en est jeté,
Et pour ne point faillir au parti projeté,
Il se contentera de cultiver la terre,
Sans jamais réclamer sa part héréditaire;
De la sorte il pourra, platonique héritier,
Se dire possesseur du patrimoine entier:
Telle la branche unie au vaste corps d'un chêne,
S'étale avec orgueil sur le tronc qui l'enchaîne.
Plus d'indécision, son rôle est tout tracé;
Son avenir sera ce que fut son passé;
Comme il obéissait aux ordres de son père,
Il restera soumis désormais à ce frère
Qui, par rang de naissance, est le représentant
Des droits de la famille et son premier enfant.
Guidant les ouvriers au sillon comme à l'aire,
Manœuvrant avec eux et la bêche et l'araire,
Les traitant en amis, se faisant leur égal,
Présidant chaque jour à leur repas frugal,
Il en saura tirer un travail dont la somme
Dépasse la mesure ordinaire de l'homme.

Serviteur volontaire, à la peine endurci,
En toute circonstance il ne prendra souci
Que de voir prospérer et grandir sa famille.
Dédaigneux du clinquant et de tout ce qui brille,
Il fera peu de cas d'un divertissement
Où la foule se porte avec empressement.
Son penchant naturel, non moins que l'habitude,
Lui fera préférer à tout la solitude.
Le dimanche parfois, quand les feux du matin
Empourprent les coteaux embaumés par le thym,
Dans l'humble équipement d'un Nemrod de campagne,
Il s'en ira, sifflant un chien qui l'accompagne,
Pour chasser le lapin, le lièvre, ou la perdrix
Dont le caquet résonne au penchant des taillis.
Ce sont là ses plaisirs. — Franc compagnon, du reste,
Et d'un bon procédé n'étant jamais en reste.
Sous le toit paternel, affable, hospitalier,
Tant qu'à l'occasion devenant sommelier,
Pour honorer un hôte il garnira la table
D'un vin de sa façon réputé délectable.

Ainsi passent ses jours. Le temps fuit, l'heure vient
Où, songeant au passé, cet homme se souvient
Que son père mourut justement à son âge.
Comme il ne compte pas durer bien davantage,

Pour prévenir la mort, il a soin de tester
Et de léguer ses droits, sans en rien excepter,
Au premier né des fils de l'aîné de sa race ;
Tout le reste à ses yeux comme une ombre s'efface.
Puis, à sa dernière heure, il recommande à Dieu
Ces deux grands intérêts : son âme et son neveu.

Cet oncle, disparu comme une onde tarie,
Du tronc familial c'est la branche flétrie
Qui meurt sans rejetons, un être de néant
Dont la mémoire sombre en ce gouffre béant
Qui se nomme l'oubli. Tel est le bénéfice
Que lui vaut ici-bas son morne sacrifice.
Mais quand, à n'écouter qu'un monde dédaigneux,
Il va dormir sans gloire auprès de ses aïeux,
La tombe qui l'attend, la tombe vengeresse,
De sa voix fatidique et sévère redresse
La fausse opinion que l'on a de ce mort
Et lui fait un accueil plein d'honneur en son port ;
Car il n'y descend point avec des mains gantées
Et moites des parfums des fêtes enchantées ;
Ses bras rudes et forts, par le trépas glacés,
De creuser des sillons ne se sont point lassés.
La terre lui dira : — Je te dois un salaire ;
Dors, mon fils, dors en paix dans mon sein tutélaire !

CONCLUSION.

Germain, nous le savons, était un oncle aussi,
De l'avenir des siens ayant même souci.
Bannissant de son cœur tout sentiment d'envie,
Il avait résolu de consacrer sa vie
Au bien de la maison ; mais bientôt le destin,
Par la mort de Marcel, dérangea ce dessein.
Ses parents, deux vieillards que la tombe réclame,
Succombaient au chagrin, l'homme ainsi que la femme.
Le voilà désormais, presque seul, chaque jour,
En tête à tête avec Madeleine ; et l'amour,
Ignoré jusqu'alors de cette âme ingénue,
Sans tarder plus longtemps annonçait sa venue.
Or, comme il n'osait point lui faire un tel aveu,
Pour intermédiaire il prenait son neveu.
Les baisers que le pauvre affamé de tendresse
Prodiguait à l'enfant étaient à son adresse.
Quand on aime, le cœur a toujours de l'esprit.

Madeleine flaira la ruse, elle comprit
L'ingénieux détour et pardonna bien vite :
Elle aimait tant son fils ! — On devine la suite

De ce roman éclos à l'ombre d'un cercueil.
La veuve de Marcel allait finir son deuil,
Et de divers côtés on lui faisait entendre
Qu'elle ne devait point, passé ce terme, attendre
Pour se remarier et chercher un appui.
On désignait Germain, et l'on disait de lui
Que nul n'était mieux fait pour remplacer son frère :
Prosper trouverait-il jamais un meilleur père ?
A leur tour les vieillards intervinrent tous deux,
Disant qu'en leur malheur ils se croiraient heureux
De voir leur second fils épouser Madeleine :
Une telle union, de convenance pleine,
Pouvait seule, à leurs yeux, réparer le passé.
Germain vint le dernier, le plus embarrassé,
Car, tombant à genoux, il resta sans parole.
Ce silence dictait à la veuve son rôle ;
Elle baisa son fils, et puis le lui tendit ;
Mère, voilà comment elle lui répondit.

Sans bruit, avec des pleurs, se fit le mariage,
Ainsi qu'il convenait après un court veuvage.
Les vieillards en mourant, virent à l'horizon
Un rayon de bonheur luire sur leur maison :
On eût dit qu'oubliant sa trop longue rancune,
Au doux nom de Prosper souriait la fortune.

Sur ces faits, que j'emprunte au livre du passé,
Voilà qu'un demi-siècle aura bientôt passé.
Ce temps, qui n'est qu'un flot de l'océan des âges,
Emporte dans son cours, mœurs, lois, langues, usages,
Et d'un monde expirant, de degrés en degrés,
Fait un monde nouveau qu'on dédie au progrès.
Ce qui ne change pas c'est le fond de misère
Que chacun, en naissant, apporte sur la terre ;
C'est le désir sans borne et la pâle douleur ;
C'est le penchant au vice et la pente au malheur.
Ce qui ne change pas c'est encor la nature
Et ses splendeurs qu'en vain le livre et la peinture
S'efforcent d'égaler ; c'est le site, le lieu
Où l'homme vit un jour sous le regard de Dieu.

1876.

SOUVENIRS.

I

Primevère de l'âge, avril de cette vie,
Que ne dites-vous point à mon âme ravie,
Lorsque mes souvenirs me ramènent vers vous
Par un élan du cœur irrésistible et doux !
Dans la brume d'un temps plein de choses diverses,
Trame de jours mêlés de joie et de traverses,
Je n'aperçois d'abord qu'un assemblage obscur
De formes sans relief, sous un ciel sans azur ;
Mais bientôt à mes yeux le tableau se déploie :
C'est l'aube qui rougit, le soleil qui flamboie,

Le soir qui pour mourir revêt son manteau d'or
Qu'il traîne sur les monts du couchant, puis encor
C'est la source qui pleure et le fleuve qui gronde,
Le bosquet sinueux et la forêt profonde.
Là d'opulents coteaux, de cultures chargés,
Exposent au midi leurs terrains étagés.
De gradins en gradins la vigne s'entrelace
A l'olivier frileux, et dispute une place
Au modeste sillon où le seigle jaunit.
A leur pied, dans le val où l'oiseau fait son nid,
L'orgueilleux arbre d'or, aux splendides ramures,
Étale son feuillage entremêlé de mûres.
Plus loin, de place en place, alternant leurs couleurs,
S'étendent des sainfoins et des colzas en fleurs.
Je crois encor sentir par ma fenêtre ouverte
Aux souffles du matin, des parfums d'herbe verte ;
Ouïr, le long du jour, dans le lointain des champs ,
Un mélange confus et de voix et de chants,
D'ineffables rumeurs, de plaintes étouffées
Que la brise en son vol m'apporte par bouffées.
Au sein de ce concert, le timide grillon
Répète son cri grêle à l'ombre du sillon,
Tandis qu'au grand soleil, les stridentes cigales
Jettent à tous les vents leurs notes inégales.

Le charme pénétrant de ces impressions
Se mêle au souvenir d'autres émotions :
La maison de mon père, à l'église adossée,
Regardait le vallon par sa face opposée.
Il semblait, à la voir, qu'on l'eût mise en ce lieu
Pour en faire un écho de la maison de Dieu.
Calme, silencieuse et d'apparence austère,
Vous croyiez aborder le seuil d'un monastère.
Au-dessus de son toit, sur un banc de rocher,
Comme un phare chrétien s'élève un vieux clocher.
Par la main du sonneur la cloche balancée,
En frappant mon oreille, éveillait ma pensée.
Lorsque, entre terre et ciel, son verbe surhumain
Me parlait de trépas, de naissance et d'hymen,
M'annonçait du Seigneur les fêtes solennelles,
Je me sentais au cœur comme un battement d'ailes,
Et mon être, oubliant ce qu'il a de mortel,
Prenait soudain l'essor pour s'élever au ciel.
Ainsi la religion, à la nature unie,
M'allaitait, faible enfant, de sa pure harmonie,
Et dans mon jeune cœur gravait en traits de feu,
Pour ne plus s'effacer, le nom sacré de Dieu.

Or, un jour de printemps où, suivant l'habitude,
J'avais pris rendez-vous avec la solitude,

Je rencontrai soudain, au lever du soleil,
Belle et resplendissant sous un nimbe vermeil,
Ses ailes d'or rasant les fleurs du paysage,
Une vierge, une muse au noble et doux visage.
Interdit à sa vue et d'amour éperdu,
Je demeurai sans voix, ébloui, confondu ;
Puis, tombant à genoux devant cette immortelle,
Je lui tendis les bras : — « Relève-toi, dit-elle,
Et d'un sourire d'ange apaisant mon émoi :
« Je suis fille du ciel, enfant, veux-tu de moi ?
» Je guiderai ton vol vers ces hauteurs de l'âme
» Que l'amour idéal couronne de sa flamme ;
» Par moi tu seras chaste, et courageux, et fort ;
» Je te détournerai des sentiers de la mort ;
» Je saurai te nourrir de miel et d'ambroisie,
» T'enivrer des plus doux parfums de poésie,
» Et, pareil à l'encens qui fume sur l'autel,
» Te consumer d'extase en te montrant le ciel.
» Parle, enfant, le veux-tu ? »
Je pleurais de tendresse,
Sans pouvoir dire un mot à cette enchanteresse.
Lors elle se pencha vers moi pour déposer,
En signe d'union, sur mon front un baiser.
De sa lèvre de feu je sens encor la trace ;
Le temps qui, de son aile, incessamment efface

Tant de gages d'amour, a respecté le sien
Et n'a pu jusqu'ici rompre notre lien.
Aux inspirations de la noble Immortelle
Si le monde plus tard me rendit infidèle,
Son image, du moins, dans mon cœur amolli,
Malgré le cri des sens, triompha de l'oubli.
Reine de mes beaux jours, ô ma sainte maîtresse!
Tu pourrais dire à Dieu dans quelle pure ivresse
Me plongeaient ton regard et le son de ta voix.
Sois mon témoin là-haut ! Ange, combien de fois,
Au souffle impétueux de l'ardente prière,
N'as-tu pas vu trembler au bord de ma paupière
Une larme d'amour que séchaient tes baisers !
Quels généreux desseins, quels sublimes pensers
Ne m'inspiras-tu point aux heures solennelles
Où tu m'entretenais des choses éternelles !
Te souvient-il du temps où, la main dans la main,
Nous allions, sans avoir souci du lendemain,
Errer, silencieux, sur le sable des grèves,
Ou voguer sur les flots qui berçaient nos grands rêves ?
Puis, au déclin du jour, nous regardions Vesper,
Comme une lampe d'or scintiller dans l'éther,
Et, sitôt que la nuit laissait tomber ses voiles,
Nous prenions notre vol pour monter aux étoiles.
Tous ces ressouvenirs sont vivants dans mon cœur,
O vierge, tu le sais, et Dieu reste vainqueur !

II

Pascal, Blaise Pascal a dit un mot étrange,
C'est que l'on fait la bête en voulant faire l'ange.
Pour qui le veut sonder, le mot devient profond
Au point que l'œil ne peut jamais en voir le fond ;
Pour mon compte je tiens qu'à l'équivoque il prête,
Car tant que l'on fait l'ange on ne fait pas la bête.
Il est vrai toutefois de dire qu'en un sens
L'homme ne peut jamais s'affranchir de ses sens,
Et doit leur concéder, si haute qu'il ait l'âme,
Tout ce que l'animal honnêtement réclame.
Cette misère est grande, et c'est une pitié
De voir que l'on ne soit le maître qu'à moitié,
Qu'il faille prendre avis d'un compagnon de route
Qui, durant le trajet, sans cesse nous déroute,
Qui, né pour se soumettre à notre volonté,
Résiste et, trop souvent, agit en révolté.
Ce désordre cruel et cette affreuse guerre,
Si nous n'étions déchus, ne s'expliqueraient guère ;
Il faut que, dans l'Eden, l'homme ait violé la loi
Pour devenir esclave en cessant d'être roi.

L'Eden !... A ce seul nom, l'âme humaine oppressée
Pleure sur les débris de sa grandeur passée.

III

Le réel m'attendait. Je dus quitter ces lieux,
Délices de mon cœur et charme de mes yeux,
Pour la grande cité qu'on dit reine du monde,
Ville pleine d'écueils, splendide autant qu'immonde.
Là, le pur idéal me fut représenté
Comme un rêve d'enfance, une ingénuité
Dont on peut, quand il plaît, rire tout à son aise,
Sans préalablement consulter la Genèse :
— « Nul ne vit d'idéal, on en meurt quelquefois ;
Me disait-on, voyez le poëte aux abois.
A chercher l'absolu l'on s'égare et l'on s'use,
Et l'on n'y gagne rien que d'essouffler sa muse.
La vie a des besoins sans cesse renaissants
Auxquels on doit pourvoir, si peu qu'on ait de sens ;
Pour bien doué qu'il soit, l'homme reste infertile,
Quand il ne vise pas le réel et l'utile. »

Tels étaient les discours que l'on me débitait.
De cent autres façons le monde m'invitait
A suivre son exemple, en devenant pratique :
C'était le mot du temps, il rime avec boutique,
Et son sens usuel, aujourd'hui comme alor,
Se traduit par calcul, profit, influence, or,
Métiers, professions, emplois, magistratures,
Dignités, principats, grandeurs et dictatures.

Qui pourrait le nier? Oui, c'est un châtiment
Qu'au cours de cette vie, il faille, à tout moment,
Dans l'arène descendre en armes et combattre,
Puis passer sur le corps de ceux qu'on vient d'abattre,
Comme si le succès n'avait pour point d'appui
Que le renversement et le malheur d'autrui.
Triste nécessité ! plus d'un, qui l'a subie,
Ne peut voir sans dégoût l'arme qu'il a fourbie
Pour faire sa trouée en l'épais tourbillon.

Allons ! vite, un état ! la charrue au sillon !
Serons-nous financier, procureur ou notaire ?
Le moment est venu de vivre terre-à-terre,
De proscrire à jamais ces superbes élans,
Qui, pour grandir le cœur, font les pas chancelants :

Plus d'amour ingénu, plus de chants ni de rêves,
Nous sor mes au réel sans repos et sans trêves.
Quand la muse nous met une étincelle au front,
S'il faut en un contrat désigner un confront,
Devant les tribunaux introduire une instance,
Ou d'un compte courant établir la balance,
La chute est lamentable, et la muse, soudain,
S'envole en détournant la tête avec dédain.
Dans cette nuit du cœur, nos rapides années,
Comme des fleurs d'été tombent toutes fanées.
Les jours suivent les jours. Voyageurs haletants,
Nous cheminons en butte aux outrages du temps.
Le soir vient. Supputons les profits du voyage :
Un peu d'or dans la main, des rides au visage,
Des ruines au cœur, voilà tout notre gain.
Si, du moins, on pouvait espérer qu'un regain
D'amour et d'idéal germera dans notre âme,
Que le foyer, où dort l'étincelle de flamme,
Brillera de nouveau sous le souffle de Dieu
Et nous réchauffera de ses langues de feu !
Espérer ! pourquoi non ? — Quand la fleur desséchée
Par le vent de midi voit sa tige penchée,
Elle ouvre son calice et regarde les cieux.
Amis, faisons comme elle, haut les cœurs ! haut les yeux !

IV

Seigneur, je vous rends grâce et je vous glorifie
De m'avoir fait aimer les biens qu'on sacrifie
A l'attrait du plaisir, aux intérêts d'un jour.
Soyez béni ! C'est vous qui d'un rayon d'amour
M'éclairez, à cette heure où devient plus épaisse
L'ombre des derniers soirs qui sur mon front s'abaisse.
Depuis longtemps déjà, tendant sa voile au port,
Mon esquif, las des flots, a regagné le bord ;
Au seuil de mon foyer j'ai suspendu ma rame,
Et, libre désormais, j'ai renoué la trame
D'un passé qui m'apporte, avec mes dix-sept ans,
Le radieux sourire et les fleurs du printemps.
A cette vision qui m'enchante et m'enivre,
Je sens que je renais et me reprends à vivre.
Mon déclin est une aube, et l'Orient vermeil
M'offre, au tomber du jour, un lever de soleil.
Jouvence de l'esprit, vous savez teindre en rose
Les songes d'un vieillard inquiet et morose,
Et, tandis que son pas vers la tombe descend,
La muse lui refait un cœur d'adolescent !

A l'heure où, dans le ciel achevant sa carrière,
L'Astre-roi du couchant va franchir la barrière,
Une pourpre éclatante enflamme l'horizon.
Telle notre existence, en l'arrière-saison,
De magiques reflets un instant se colore,
Et les splendeurs du soir nous ramènent l'aurore.
Voilà que tout s'éveille et revit à la fois,
Les souvenirs pieux et charmants d'autrefois,
L'onde, les champs, les bois, les frissons du feuillage,
L'airain sacré vibrant sur les toits du village,
La chanson du berger dont le rhythme indolent
S'accommode au troupeau qui chemine à pas lent ;
Puis quelque vieux refrain, quelque ancienne romance
Que l'on a désapprise et que l'on recommence
Vingt fois pour ressaisir et l'air et la chanson :
Formes, parfums, rayons et voix à l'unisson,
Tout vient au fond d'un cœur que le présent oppresse,
Des bonheurs envolés ressusciter l'ivresse,
Et, mêlant l'espérance avec le souvenir,
Aux temps qui ne sont plus rattacher l'avenir.
Car, n'est-ce point, Seigneur, un glorieux présage
Qu'à l'heure où nous prenons des rides au visage,
Où notre front qui penche et nos bras impuissants
Attestent de concert le ravage des ans,
Notre âme, ainsi qu'un phare éteint qui se ravive,
Brille sur ces débris d'une clarté plus vive,

Et que, d'un vol ardent, de sommets en sommets,
Elle monte toujours, sans se lasser jamais ?

Le croyant voit ici de sa grandeur future
Le témoignage intime ; et quel plus sûr augure
Dans ce sublime espoir pourrait le confirmer ?
Il doit être immortel celui qui sait aimer !
Vous, en qui s'incarnait la vérité suprême,
Christ, docteur éternel, vous l'avez dit vous-même.
Ainsi donc, ô mon corps, descends dans le tombeau ;
Je ne t'y suivrai pas ! mon destin est plus beau.
Tandis qu'en proie aux vers, et changeante matière,
De degrés en degrés, tu deviendras poussière,
Mon âme verra Dieu ! je le crois, je le sens...
Ne me démentez pas ! nature, et vous, mes sens,
Que votre poids condamne à regarder la terre,
Restez silencieux devant un tel mystère !
Pour croire je n'ai pas besoin de votre aveu,
Il me suffit d'avoir la parole de Dieu !

1876.

A MON PAYS.

SONNET.

Ce qui fait que je t'aime, ô ma chère vallée !
Ce n'est pas de ton ciel l'exquise pureté,
Ni de ton horizon l'abrupte majesté,
Ni de tes verts coteaux la chaîne ensoleillée ;

Ce n'est pas le printemps qui rit sous la feuillée,
Non plus que les splendeurs nocturnes de l'été,
Quand les flots de l'Ardèche, en leur cours enchanté,
Roulent les diamants de la voûte étoilée.

Non ! ce n'est ni l'azur, ni l'onde ou le printemps,
Qui me font chaque jour, à l'abri des autans,
Chérir plus tendrement ta douce solitude ;

Mais le dégoût du monde, à qui j'ai dit adieu,
Depuis qu'en tes sentiers, libre de servitude,
J'ai reconquis mon âme et que j'ai trouvé Dieu.

1876.

FIN.

NOTES

—

A LA MÉMOIRE DU COLONEL SCIPION TOURRE.

Ce fut le 4 mai 1865, à Mexico, que le regretté colonel Tourre périt dans un incendie, victime de son dévouement.

A L'ARDÈCHE.

Ces vers ont paru en tête du volume : *Au bord de l'Ardèche*, publié par l'auteur en 1869.

LE MISÉRABLE.

L'explication de cette pièce est contenue dans l'épigraphe : *Egri somnia.* On pourrait la compléter par ce sous-titre : *Rêve d'une nuit de fièvre.*

A OLIVIER DE SERRES.

Et prompts à l'entourer d'un cercle de caresses »

Souvenir de ce vers de Virgile : *interea dulces pendent circum oscula nati.*

Et sous le ciel ému, des vallons jusqu'aux *serres*,
Acclameraient le nom d'Olivier de Serres. »

En patois le mot *serres* est synonyme de cimes ou sommets.

L'ESSAIM PERDU.

Les abeilles qui ont inspiré ces vers n'agréèrent point les conseils de l'auteur ; elles ne voulurent ni déloger ni se laisser capter. Un an s'est écoulé depuis leur invasion. Durant cet intervalle, beaucoup ont péri ; mais, bravant le froid et le chaud, les survivantes occupent encore le même gîte. Virgile, dans ses Géorgiques, attribue la perte des abeilles aux maladies et à la famine : « Amissis, ut fama, apibus morbo que fame que ». Que ne parle-t-il aussi de leur entêtement ?

LE PONT D'ARC.

« ..... Voyez la chèvre agile
Se suspendre aux rochers comme au temps de Virgile. »

Encore une allusion à ce passage des Eglogues :

« Non ego vos posthac.....
Dumosâ *pendere* procul de rupe videbo ».

JACINTHOU.

Cet étrange personnage n'est point une création fantaisiste ; qui ne connaît Jacinthou dans le pays ? avec l'âge, un changement heureux s'est opéré dons son existence : il est devenu moins fantasque, moins impressionnable, et par suite les taquineries des gamins à son encontre ont perdu de leur fréquence et de leur animosité.

Avant d'écrire ces vers, l'auteur l'alla visiter dans sa masure. Assis, une alène à la main, devant l'âtre nu et froid, Jacinthou ornait de ficelles une paire de bottines éculées et hors de service qu'il avait rapportées d'une de ses pérégrinations habituelles. Rien n'était plus navrant que l'aspect de ce pauvre réduit dont la toiture disjointe en plusieurs endroits livrait passage à tous les vents. Avec quelle rigueur le froid devait s'y faire sentir durant les longues nuits d'hiver ! Le maître du logis, questionné sur ce point :

— « S'agamo lou drolé » répondit-il vivement. (Comme l'*Élève de la nature* de J.-J. Rousseau, Jacinthou ne parle de lui qu'à la troisième personne).

Si précise qu'elle parût, la réponse ne laissait pas d'être

énigmatique ; car pour *s'agamer,* c'est-à-dire se blottir, se pelotonner dans un lit, il faut des couvertures. Or, l'on n'apercevait au fond de la chaumière que quelques haillons sur un misérable grabat.

A côté du foyer, une fenêtre, relativement large, a vue sur le bassin de Vallon. La perspective est admirable. Les quelques vers qui lui ont été consacrés dans cette pièce n'en sauraient donner qu'une idée très incomplète.

GATTINE ET FLACHERIE.

« Voyez-vous encor ces belles *terrées*... »

La *terrée* est un vaste champ offrant, dans toute son étendue, un spécimen unique de culture, particulièrement de céréales. On dit aussi une *terrée* de mûriers pour une plantation de mûriers.

« Avant de rentrer la *sachette* pleine... »

Sachette, féminin de sachet. On prononce : *saquette.*

BRIZEUX ET MISTRAL.

Le rapprochement de ces deux belles et sereines personnalités poétiques s'impose au lecteur attentif de leurs œuvres. Leur parenté d'âmes se révèle à chaque page. Versificateurs consommés et maîtres joailliers en poésie, Brizeux et Mistral ont tiré de leurs langues respectives des trésors de grâce et de sentiment. Les usages locaux, les traditions provinciales leur ont fourni des thèmes poétiques où la mise en œuvre est à la hauteur de l'inspiration.

C'est là le propre des poëtes de race. Qu'une petite pierre brute, offrant quelque particularité curieuse, leur tombe sous la main ; ils la polissent, la taillent en facettes et le caillou devient un diamant d'inestimable prix. Ainsi a fait Brizeux pour la *Soupe blanche* (1). Cette coutume rabelaisienne a inspiré au poëte breton un hymne antique où circule un large souffle de spiritualisme chrétien.

(1) On appelle ainsi, en Bretagne, la soupe au lait qu'on porte aux nouveaux mariés, la première nuit des noces. Nos Méridionaux la remplacent par la soupe à l'ail et à l'huile connue sous le nom *d'eau bouillie.*

Ainsi a fait Mistral pour la fameuse chanson de *Magali*, la plus brillante perle de son riche écrin poétique. Le sujet n'était point nouveau. La donnée de Magali existait dans les traditions méridionales ; mais le chantre de Mirèio l'a développée et ornée de telle sorte qu'il peut la revendiquer comme lui appartenant en propre. Cette aubade ou ce *réveillez-vous* d'amoureux se chantait au pays de Vallon, vers la fin de la Restauration, il y a près d'un demi-siècle. Les survivants de cette époque pourraient la retrouver dans leurs souvenirs avec son rhythme étrange, son style baroque et le manque de logique de son développement.

Voici ce que la mémoire de l'auteur de ce recueil en a conservé :

— Bonjour, chère mionne, mon tendre cœur !
Je te donne cinq cents livres de mon argent
S'il te plaît de me rendre le cœur content.

— Si tu me donnes cinq cents livres de ton argent,
Je me mettrai la dame dans le couvent ;
Galant, tu n'auras pas contentement.

— Si tu te mets la dame dans le couvent,
Je me mettrai en forme de moine blanc ;
J'irai confesser la dame dans le couvent.

— Si tu te mets en forme de moine blanc,
Je me mettrai la carpe dans le vivier ;
Galant tu n'auras pas mes amitiés.

— Si tu te mets la carpe dans le vivier,
Je me mettrai en forme de poissonnier ;
J'irai prendre la carpe dans le vivier.

— Si tu te mets en forme de poissonnier,
Je me mettrai la biche courant au bois ;
Galant, tu ne m'auras pas cette fois.

— Si tu te mets la biche courant au bois,
Je me mettrai en forme chasseur du roi ;
J'irai prendre la biche courant au bois.

AT HOME

« Tout va bien, dirent-ils, l'ennnui nous avait pris,
» Et nous languissions trop... »

Dans l'idiome local, *languir* veut dire : Souffrir du mal du pays, être atteint de nostalgie.

ESQUISSES RURALES.

C'est surtout dans cette peinture, essentiellement locale, que l'auteur, pour exprimer des détails d'un réalisme inséparable de la nature du sujet, a fait usage de locutions propres au pays.

..... Et, bons propriétaires,
S'ils sont à court d'argent, ils ont beaucoup de terres. »

Le mot *terres* se dit de tout tènement quelle que soit son étendue, de toute parcelle de terrain distincte d'une autre parcelle.

« Elle suivait d'un pas rapide le sentier
Qui, coupant mon champ-mas, fait deux parts de l'entier. »

Le *champ-mas* c'est le *home* rural, la forteresse familiale. Il se compose de maisonnages, cours et jardin contigus. C'est là que le vrai paysan vit et meurt, sauf le cas d'une dépossession par autorité de justice, plus cruelle pour lui que la mort.

« ... Se tenant par la main,
Ils suivirent paresseusement le chemin. »

Ce vers sans césure a été conservé malgré son irrégularité, ou plutôt à cause même de son irrégularité qui donne au rhythme une allure conforme à l'action qu'il veut exprimer.

« Est-il vrai, lui fit-il, qu'on *parle* en tapinois
A celle de Justin ?...»

Parler veut dire ici faire la cour en vue du mariage. Ce mot a une signification plus haute et plus sérieuse que *fringuer*, autre expression qu'on emploie dans le même sens. Toutefois la synonymie n'est point exacte. Au mot *fringuer* s'attache plutôt une idée de galanterie, de passe-temps amoureux ; il se rapproche beaucoup du *flilter* des Américains.

A *celle de Justin*, pour dire : à la fille de Justin. On se sert fréquemment des mots *celui* ou *celle* de... pour désigner le fils ou la fille de...

« Et suspend au-dessus la lampe domestique
Le *Lum* traditionnel... »

Le *Lum* — du latin lumen — qui, dans nos Cévennes, change de nom pour s'appeler *chalel* ou *chaleil*, était à cette époque la lampe des campagnards de cette partie du Vivarais.

Le voilà en train de disparaître devant la lampe à pétrole. Il ne sera bientôt plus qu'une curiosité archéologique.

« Tu badines? Marcel, lui dit la pauvre femme. »

Voici le sens de ce : tu badines? — Est-ce bien sérieusement que tu parles ? dois-je ajouter foi à ton dire ?

« Borne, le violoneux, aveugle, qu'un gamin
Tout le long des sentiers conduisait par la main ».

Antoine Borne, ménetrier et rempailleur de chaises, florissait de 1820 à 1830. Il faisait danser aux votes, (fêtes votives) aux noces ; et, le dimanche, moyennant quelques sous, il composait lui seul l'orchestre d'une sauterie villageoise, sous les mûriers de la place publique de Vallon, appelée le Verger. Il jouait très faux, mais parfaitement en mesure, et, quand son coup d'archet ne suffisait pas pour enlever les danseurs, il y ajoutait, avec une verve bouffonne inimitable, quelques note vocales d'un effet irrésistible.

« Loin du foyer, un homme, à l'apparence rude,
Est assis au-devant d'une large *cornude* ».

La *Cornude* est un seau en bois de 50 à 60 centimètres de diamètre, et autant de profondeur, qui sert à contenir soit des liquides, soit des matières sèches. Il a pour diminutif le

cornudet. C'est improprement que, dans le pays, on francise ce mot en le traduisant par celui de *cornue*, lequel ne s'entend que d'un appareil de chimie, d'un alambic propre à la distillation.

SOUVENIRS.

« Pour mon compte je tiens qu'à l'équivoque il prête,
Car tant que l'on fait l'ange on ne fait pas la bête. »

En face de la proposition de Pascal, ce dernier vers ressemble tout d'abord à une pétition de principe. Il en est autrement quand on y regarde de plus près. Pascal a dit que qui *veut* faire l'ange fait la bête, et non point que qui fait l'ange fait la bête. La différence est capitale. S'il est vrai que, de parti pris, l'homme ne peut s'abstraire de ses sens et revêtir la nature de l'ange, il est également vrai — l'expérience le démontre — que, sous l'empire d'un sentiment profond, il peut, par moments et pour un temps, se dégager à son insu des entraves de l'animalité, et se spiritualiser jusqu'à l'extase et jusqu'à l'oubli de toute sensation. N'est-ce point là l'image affaiblie, imparfaite, de cette béatitude que la philosophie spiritualiste, d'accord en ce point avec les livres saints, promet à l'homme affranchi des liens corporels, au sein d'une admiration extative, dans la contemplation du Vrai, du Bien et du Beau par essence, c'est-à-dire Dieu ?

FIN DES NOTES.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Villard, E.

Les Vallonnaises...

